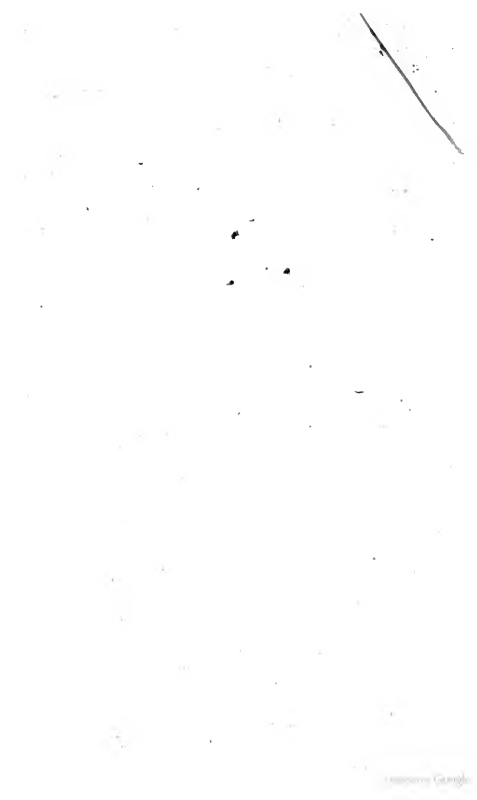


Laura



9/13

C. 5
S. 5
O. 7
N. 20



à S. E. Le Cardinal Orsini,
banquier de Canton,
Gillot de Kerbardin.

MÉMOIRE HISTORIQUE

sur

LES DEUX DÉLIVRANCES
DE CONDOM

1569-1574





3



MÉMOIRE HISTORIQUE
SUR
LES DEUX
DÉLIVRANCES
DE CONDOM
1569-1574

AVEC UN TABLEAU DE CETTE VILLE AU XIV^e SIÈCLE, ET UN COUP D'ŒIL
SUR LA DOMINATION ANGLAISE EN FRANCE

Mémoire couronné en 1847

PAR

GILLOT DE KERHARDÈNE

Interprète honoraire de la Torre-Sainte, Membre de plusieurs Sociétés savantes
Professeur d'Histoire au Collège de Condom



AUCH

J. FOIX, IMPRIMEUR-LITHOGRAPHE, ÉDITEUR, RUE NEUVE

CONDOM

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

M DCCC XLVII







Médaille

obtenue au concours de 1847.





AUX DESCENDANTS
DES
LIBÉRATEURS DE CONDOM.

C'est au cri de liberté que Condom s'est délivré du joug tyrannique des Anglais, en 1369, comme Paris, en 1436. Puisse ce monument, élevé à la mémoire des LIBÉRATEURS de cette ville par un Français du nord, mériter la sympathie des Français du

midi; tout les patriotes sont frères! S'ils ne sont plus, ceux qui ont chassé l'étranger de Condom, et dont Charles V disait dans sa Lettre royale :

Nos verò attendentes veræ fidelitatis constantiam quam ipsi consules et habitantes ergà nos habuerunt, etc., leur gloire est dans l'histoire, et leur esprit, perpétué de siècle en siècle, est dans nos cœurs. L'avenir n'est que le progrès du passé.

LA FÊTE DE CONDOM.

Avant de parler de la fête de Condom en 1847, nous jetterons un coup d'œil sur le rétablissement de cette solennité patriotique en 1845, et sur le Concours de 1846.

Depuis 1830, on parlait à Condom de rétablir la fête commémorative de l'expulsion des Anglais; on regrettait qu'elle fût tombée en désuétude, et on comprenait qu'il serait glorieux de lui restituer son antique solennité; mais tout se réduisait à de vains désirs et d'inutiles paroles :

Sunt verba et voces prætereaque nihil.

Le temps s'écoula sans que personne osât prendre l'initiative.

Enfin, en 1845, MM. Estibal, Dubuch et Florensan, tous trois habitants du faubourg de Barlet, furent les promoteurs de cette fête patriotique; ils présidèrent, en qualité de commissaires, aux détails de la fête, qui recommençait pour se continuer désormais chaque année. Le matin, après la messe, célébrée à l'église de St-Pierre, et après la procession commémorative, qui suivit le tour de l'antique cité, la foule se rassembla sur les bords de la Baïse, choisie pour le lieu de la scène.

Au milieu du jour, un banquet réunit un grand nombre de citoyens, et M. Estibal y prononça le discours suivant, où respirent de nobles sentiments. Nous le reproduisons ici, dans son esprit, si ce n'est à la lettre :

« MESSIEURS,

« Nous pouvons le dire à la gloire de nos ancêtres, notre réunion est due à un pieux souvenir, car le 29 juin fut pour nos pères un jour de bonheur, acquis par leur courage et leur patriotisme.

» L'antique ville de Condom, occupée par une garnison nombreuse d'étrangers, avait longtemps souffert sous la domination anglaise ; mais il vint ce jour de si noble mémoire où l'Anglais, vaincu par une insurrection condomoise, fut chassé de notre ville et de son territoire. Le roi de France, Charles V, voulant reconnaître un si grand dévouement, accorda aux habitants de Condom de glorieux privilèges.

» Cette belle page de notre histoire a gravé dans nos cœurs un souvenir impérissable. Aussi, nous, les arrière-petits-fils de ces hommes généreux, nous venons aujourd'hui renouer la chaîne du temps et reproduire, en le modifiant par les mœurs de la civilisation moderne, un usage trop longtemps abandonné.

» Aujourd'hui, comme alors, les habitants de Condom retrouveraient du courage et du dévouement pour sauver leur nationalité menacée ; mais, heureusement, notre époque réclame un concours d'une bien autre nature, car, fondé sur la prospérité, fruit d'une longue paix, tout a changé autour de nous. L'antique cité de Condom, défendue autrefois par ses cent tours, offre de nos jours un aspect plus riant et plus ouvert. Près du lieu où nous sommes rassem-

blés conlaient jadis les eaux presque inutiles de la Baïse, qui offre maintenant à vos regards un canal de navigation dû au progrès d'un siècle éclairé, et qui porte à nos villes les produits variés de toutes les parties du monde.

» C'est par nous, en partie, Messieurs, que ces choses se sont produites, car elles proviennent surtout du travail et de l'industrie qui sont notre apnage, et dont nous ne séparerons jamais la moralité et l'amour de l'ordre, ces deux éléments sociaux, seuls capables de nous faire jouir dignement des bienfaits de la civilisation.

» Si nos pères furent les héros de leur époque, soyons, avec ceux qui concourent à l'œuvre sociale, les hommes utiles de la nôtre; c'est le travail qui contribue à tout vivifier aujourd'hui et à placer notre beau pays au premier rang parmi les nations. Les hommes laborieux et industriels de Condom ne peuvent rester en arrière de ce beau mouvement; ils prouveront, par leur conduite et par leur bon accord, qu'ils ont su apporter leur part dans ce progrès intellectuel.

» Les habitants du faubourg de Barlet, inaugurant

aujourd'hui leur fête patronale, se souviennent que Condom fut placé, au moyen-âge, sous l'invocation de St Pierre, et ils sont heureux de rétablir, en la fondant sur le sentiment religieux, cette solennité qui prit autrefois naissance dans l'amour du pays et le désir de son indépendance.

» Nous prouverions encore aujourd'hui, Messieurs, s'il en était besoin, que la bonne éducation et l'urbanité sont de notre temps dans le domaine de tout le monde. Livrés aux plaisirs tranquilles d'une réunion cordiale, nous nous conduirons ici, comme toujours, en hommes qui ont le droit de s'estimer et qui veulent se montrer dignes de l'estime générale.

» Nous osons espérer que la solennité de ce jour aura de l'écho dans l'avenir. Nous pourrions assister longtemps encore à l'anniversaire d'une fête dont la célébration est notre ouvrage. Oui, nous la transmettrons à nos neveux cette œuvre religieuse, monument de la reconnaissance nationale, et la tradition en sera fidèlement gardée dans les fastes de l'avenir. »

L'élan était donné, et le bruit de cette fête devait se faire entendre jusqu'à Paris. M. de Salvandy, Ministre de l'Instruction publique, voulant s'associer à cette glorification de sa ville natale, institua deux prix, l'un de prose, l'autre de poésie, et il nomma une Commission pour juger le Concours.

Bientôt la ville, à son tour, se montra fidèle aux glorieux souvenirs du passé. Une première délibération fut prise, le 10 mai 1846, par la Commission chargée d'organiser la fête du 29 juin, en voici un extrait :

« Après avoir rendu hommage aux habitants du faubourg de Barlet qui, les premiers, ont inauguré la fête en 1845, la Commission revendique pour la ville entière, comme un patrimoine d'honneur, la célébration du glorieux anniversaire, et elle arrête que la fête sera célébrée désormais avec la plus grande solennité. » Une seconde délibération a complété la première en rétablissant l'ancienne procession à l'issuc de la grand'messe.

PROGRAMME

PUBLIÉ PAR LA COMMISSION, EN 1846,

INSTITUÉE A CONDOM (GERS) POUR DÉCERNER LES PRIX ACCORDÉS AUX MEILLEURS
OUVRAGES EN PROSE ET EN VERS SUR LA DÉLIVRANCE DE CETTE VILLE A
L'ÉPOQUE DE L'OCCUPATION ANGLAISE.

La Commission propose les conditions du Concours comme il suit :

Un prix de cinq cents francs est institué pour l'auteur du meilleur *Mémoire historique sur la Délivrance de Condom sous Charles V*, et un prix de trois cents francs pour l'auteur de la meilleure pièce de vers sur le même sujet. Chacun de ces prix sera accompagné, en outre, d'une médaille de la valeur de cent francs.

L'un et l'autre de ces prix seront décernés le 29 juin.

La Commission déclare permis aux concurrents, sans toutefois leur en faire une loi, de rattacher au fait principal les faits qui embrassent les diverses occupations du pays par les étrangers, depuis la première occupation jusqu'à l'époque de l'entière délivrance de la ville, sous Charles VII, et de son retour définitif sous l'autorité de ses rois.

La Commission se compose de cinq membres :

MM. PÉRALDI, *Sous-Préfet, Président de la Commission.*
SAINT-ETIENNE, *Président du Tribunal, Secrétaire
de la Commission.*
A. PETIT, *Maire.*
DUCOM, *Archiprêtre.*
DOUCET, *Principal du Collège.*

C'est M^{me} CLARAE, dont la modestie égale le beau talent, qui a remporté le prix de poésie en 1846. Elle a été couronnée dans la salle de l'Hôtel-de-Ville, décorée avec magnificence. Une assemblée d'élite, composée d'amis de la science et des lettres, remplissait la salle et venait rendre hommage à la muse condomoise.

Ne pouvant donner ici la pièce de vers couronnée, nous nous bornerons à en extraire la dernière strophe :

Sois donc fière, Condom ! le Dieu qui te protège,
Voulant perpétuer ton plus beau privilège,
Laissa de tes consuls de nobles descendants (1);

(1) M. de Salvandy.

L'un d'eux doit décerner le laurier de victoire
A celui qui saura recueillir une gloire
Morte depuis quatre cents ans.

M. Lugan, professeur au collège, avait aussi présenté au concours une harmonieuse *Cantate* qui se termine par ces vers :

Les vainqueurs de Poitiers courbent leur tête altière !
Gloire ! gloire à CONDOM ! honneur à ses enfans !
De ses anciens succès, cette horde si fière,
Désertant le combat, fuit comme la poussière
Que chasse devant lui le souffle des autans.

Le prix de prose ayant été réservé pour 1847, il ne restait à traiter que la question historique remise au Concours. Toutefois, la verve des poètes condomais s'est encore réveillée cette année, et nous citerons une strophe de l'ode de M. Lajus.

Maguanimes guerriers ! ô généreuses ombres !
Tressaillez de fierté dans vos demeures sombres.
Vos noms ne vivent point sur le marbre et l'airain,

Nul monument pompeux ne redit votre gloire ;
Mais vos fils, orgueilleux de votre noble histoire,
La portent écrite en leur sein.

Cette année, comme la précédente, c'est dans la salle de l'Hôtel-de-Ville qu'a eu lieu la remise du prix pour le meilleur Mémoire sur la délivrance de Condom.

M. St-Etienne, secrétaire de la Commission nommée par le Ministre, a présidé la cérémonie. Après avoir rendu compte avec beaucoup de précision des travaux du concours, il a lu le procès-verbal de la Commission et la lettre du Ministre. Six concurrents avaient disputé le prix, ce sont MM. Gillot de Kerhardène, professeur d'histoire au collège, connu par ses travaux scientifiques sur l'Orient; l'abbé Goussard, conservateur du musée de la ville et bibliothécaire; Lugan, professeur au collège, connu par des œuvres littéraires; Samazeuilh, avocat à Nérac, savant historien du pays; St-Pau, avocat; Dulin (du St-Puy), qui depuis longtemps consacre ses veilles à de sérieuses études. Le prix a été remporté par M. Kerhardène.

Voici la lettre du Ministre adressée au Président de la Commission :

« Paris, 21 juin 1847.

» MONSIEUR LE SOUS-PRÉFET,

» Je m'empresse de vous informer que, par arrêté en date du 16 courant, j'ai ordonné à votre nom une somme de 500 fr. pour être remise, par vos soins, à M. Gillot de Kerhardène, auteur du Mémoire qui a remporté le prix d'éloquence fondé au sujet de la délivrance de Condom, sous Charles V.

» Je vous adresse, en même temps, une médaille d'argent que je suis heureux d'ajouter à ce prix d'éloquence, et je vous prie de la remettre en mon nom à l'habile écrivain qui a si bien répondu à notre attente en éclairant cette partie glorieuse de nos annales.

» Recevez, Monsieur le Sous-Préfet, l'assurance de ma considération très-distinguée.

» *Le Ministre de l'Instruction publique,*

» SALVANDY. »

Après la lecture de cette lettre, l'assemblée s'attendait à celle du Mémoire couronné; mais la longueur de cette œuvre et l'heure avancée y ont mis obstacle. Pour y suppléer, le discours suivant a été prononcé par le lauréat :

« Permettez-moi, Messieurs, de vous adresser quelques paroles toutes pleines d'une douce émotion. Les hommes illustres ne sont pas rares dans le pays qui a produit Saint Vincent de Paule et Henri IV, Ausone et Montesquieu; ce qui est plus rare, c'est le bien que fait au sol natal, après une longue absence, celui que les honneurs n'ont point changé. Plusieurs oublient à distance le lieu sacré où fut leur berceau. M. de Salvandy, devenu Parisien par l'adoption de l'Académie française, reste Condomois au fond du cœur. Il aime à redire à Condom ce que Marie Stuart disait à la France, en faisant ses adieux :

« La nef qui disjoint nos beaux jours

« N'a ci de moi que la moitié;

« Une part te reste, elle est tienne. »

« C'est que M. de Salvandy a la meilleure des mémoires, celle du cœur. Dans un siècle où les souvenirs

s'effacent si vite, au milieu de la sphère aveugle des intérêts, tout semble se rétrécir; le présent absorbe le passé, et plus l'âme s'enchaîne à la petitesse des choses, plus elle se croit libre et agrandie, car trop souvent on s'abaisse en s'élevant. Gloire à celui qui, en changeant de position sociale, n'a pas changé de cœur.

« C'est une bonne fortune pour le savant Ministre, bienfaiteur du collège, et dont les soins constants sont si chers à votre ville, d'avoir trouvé en vous d'autres lui-même. Vous avez compris sa grande âme, et une harmonie d'idées et de sentiments s'est manifestée. Tout se lie dans l'ordre physique, tout se lie dans l'ordre moral; mais ce qu'il y a de plus sublime sur la terre, c'est le lien des intelligences, ce beau moral dont la source est en Dieu. La France a cela d'admirable, d'être le pays des grandes pensées, cette émanation intellectuelle du cœur ! Oui, Messieurs, si un jour tout se desséchait sur la terre, si les esprits s'épuisaient comme les ruisseaux des Pyrénées mis à nu par le pâtre destructeur, si le cœur, cette merveille de la création divine, disparaissait du sein des nations, la France serait exceptée.

Ce foyer d'infini ne pourrait s'éteindre dans notre belle patrie qu'après la chute du ciel, la seule chose que craignissent les anciens Gaulois.

» Pour moi, Messieurs, que ce beau jour rend heureux, quelque part que la Providence me conduise, je me souviendrai de cette fête héroïque et je me plairai à redire : Condom, qui soutint en 1340 un siège si glorieux, a vu, comme Orléans, les Anglais s'enfuir avec honte du pied de ses murs ensanglantés. Maintenant cette cité dont le front est couronné de tours baigne en paix ses pieds dans les eaux de la Baïse, et le sein appuyé contre un autel, tenant à la main les deux clés de Saint Pierre, elle se repose de sa gloire, comme l'athlète vainqueur dans le stade et dont le nom illustrait une olympiade.

» Enfin, Messieurs, si, à l'occasion de votre cité, je parle aussi de la France, c'est que la question de la délivrance de Condom est éminemment patriotique. La fête que nous célébrons est la gloire de la Gascogne au moyen-âge, et nous n'oublierons pas que le même peuple qui délivra Condom du joug étranger, en 1369, a eu tout-à-coup, comme par inspiration, en 1845, le sentiment de sa propre grandeur si

longtemps éclipsee. La procession accompagnée de la *Montre-d'Armes* était tombée en désuétude; c'est le faubourg de Barlet qui a conçu l'heureuse idée de ressusciter la fête, honneur de vos aïeux. Permettez-moi, Messieurs, de complimenter ici trois honorables ouvriers (1); le travail manuel ne nuit point à l'élan de la pensée, et tous trois se sont montrés noblement patriotes. Ils ont trouvé dans leur âme l'étincelle qui a rallumé le feu sacré, presque éteint par un injurieux oubli. C'est dans le peuple, éclairé par la sagesse de nos institutions, que l'avenir du monde a ses racines les plus profondes. Là est la base de l'édifice national élevé par la foule des siècles, et semblable par l'immensité à ces cathédrales gothiques dont l'étendue étonne la pensée et où l'âme respire plus profondément la divinité. Le peuple dont les lettres de noblesse sont écrites sur tous nos champs de bataille; le peuple, qui prodigue ses sueurs et son sang au sol de la patrie, est d'autant plus grand qu'il s'ignore dans sa grandeur. Ah! si les Condomois qui ont expulsé les Anglais de leur

(1) MM. Estibal, poëlier, Dubouch et Florensan, menuisiers.



cité ont ignoré longtemps qu'ils étaient des héros, ces fêtes le leur apprennent, et ils le savent aujourd'hui dans leurs glorieuses tombes!

» La France est toujours la France. Oui, Messieurs, quelque variées qu'aient été les formes de l'édifice national au moyen-âge, hier, aujourd'hui, elle est toujours la première des nations; Paris en est le centre, mais la vie est partout. Enfants d'une commune patrie, en nous souvenant du passé, nous faisons un acte de patriotisme; mais les paroles sont faibles quand du fond de leurs sépulcres immortels vos aïeux vous montrent le chemin de l'avenir! A travers la poussière des races, à travers l'abîme des âges, leur éloquence coule dans vos âmes comme votre fleuve dans vos fécondes campagnes, et sur le sol où l'histoire a de brillantes traces, instruits par un héroïque exemple, les vivants peuvent-ils ne pas valoir les morts! Une sorte de solidarité unit les ancêtres aux arrière-neveux, et c'est ainsi que le présent semble éternel. Où il y a le passé, il y a aussi l'avenir! »

Un chœur de musique, dirigé par M. Fourcade, instituteur de l'école primaire, a chanté avec goût

une *Cantate* dont le sujet était l'expulsion des Anglais. Ainsi s'est terminée la fête littéraire. Espérons que, l'année prochaine et les années suivantes, ce jour ne sera pas moins solennel pour la ville de Condom.



AVANT-PROPOS.

Il est des questions d'histoire si difficiles à éclaircir qu'elles semblent à la foule autant de problèmes insolubles. La délivrance de Condom sous Charles V est de ce nombre, et quand on étudie la question elle se complique, puisqu'on voit qu'il y a eu deux délivrances successives à cinq ans d'intervalle. Alors on est amené à s'occuper des diverses délivrances de cette ville, et à les exposer dans un ordre chronologique. On en trouve plusieurs, qui toutes ont été

glorieuses puisqu'elles ont été volontaires et accompagnées de péril. Pour se borner au règne de Charles V, observons que, si le titre adopté par la Commission semble un peu vague, c'est qu'il y a deux dates bien caractérisées ; l'une, 1369, selon la tradition et les Bénédictins, auteurs de *l'Histoire générale de Languedoc* ; l'autre, 1374, selon Dupleix et Froissart. Ainsi, la difficulté qui se présente d'abord est celle de fixer la date de l'événement, et on peut adresser aux auteurs qui traitent la question ce vers de l'*Héraclius* de Corneille :

Devine si tu peux et choisis si tu l'oses.

Les diverses opinions des historiens du pays ne nous ont pas satisfait ; adopter une date et rejeter l'autre nous a paru un travail incomplet, et après une longue étude nous sommes arrivés à une solution définitive. Nous démontrons dans ce Mémoire que la conciliation de ces deux dates est la seule opinion logique, parce qu'on ne peut, sans inconséquence, rejeter ni l'une ni l'autre.

Mais deux points principaux nous occupent : le premier est la certitude de l'expulsion des Anglais ;

le second, la fixation précise de la date. Nous essaierons de prouver que les Condoinois ont chassé les Anglais avec le glaive, et que la conciliation des deux dates n'est pas difficile, si on veut bien admettre une révolte spontanée en 1369, à l'occasion du *fouage* imposé par le prince de Galles, et une seconde insurrection en 1374. C'est de cette dernière que Dupleix, interprète de la tradition locale, s'est principalement préoccupé dans son *Histoire de France*. Dupleix a été critiqué avec une sorte de partialité malveillante, mais le temps a fait justice des préventions qui s'étaient élevées contre lui, et Châteaubriand lui rend un témoignage honorable dans son appréciation des historiens français.

Si on veut bien se pénétrer de l'esprit du programme, on voit qu'il ne s'agit pas d'ajouter des preuves nouvelles aux preuves suffisantes qui sont acquises à l'histoire, mais de faire un travail littéraire sur la question mise au Concours. A quoi bon se préoccuper de l'accumulation des preuves ? Dès qu'on en a rassemblé un nombre suffisant et qu'elles produisent la conviction dans l'esprit du lecteur, on a atteint le but.

L'historien a quelquefois besoin d'imiter le naturaliste. Avec quelques débris d'un animal inconnu, Cuvier le reconstruisait tout entier, tel qu'il était quand il vivait sur la terre. Celui qui, avec quelques faits épars, reconstruit une page ignorée ressemble au savant naturaliste ; son labeur est aussi difficile, et il a peut-être plus de mérite, car ce ne sont pas seulement des êtres matériels qu'il rend à la vie, ce sont des idées et des sociétés.

Virgile l'a dit :

Felix qui potuit rerum cognoscere causas !

Nous aurions pu nous contenter d'établir dans ce Mémoire la certitude des deux mouvements de Condom, les comparer entre eux et prouver la supériorité de l'insurrection populaire sur le mouvement bourgeois. Ce travail eût sans doute suffi aux conditions du programme, et la question prise à la lettre eût été résolue. Mais suffit-il quand on entreprend de traiter un problème historique de le résoudre à moitié ? Pourquoi y laisser encore des nuages quand on peut les dissiper par une étude plus profonde ? Nous avons donc essayé d'aller au-delà des conditions

du concours, et nous avons ambitionné le mérite d'arriver le premier à une solution complète. Il est vrai qu'il y a des savants difficiles à satisfaire, et qui, sans vouloir se contenter des preuves possibles, en demandent de rigoureusement matérielles et en quelque sorte mathématiques, même dans les questions qui n'en supportent pas. Cependant on est souvent forcé, en histoire, de se contenter de preuves morales à défaut de preuves positives. Toutefois, nous ne nous sommes pas dissimulé la difficulté que nous soulevions. C'est ici, en effet, que commence le travail philosophique, et nous avons cherché avant tout à saisir l'esprit du problème. Nous nous sommes demandé quelles avaient été les causes des deux insurrections successives. Quelle était leur différence? Quelle avait pu être l'origine de la *Montre-d'Armes*, ce symbole d'un fait conservé sur les lieux par la tradition? Tout en étudiant l'esprit local, nous sommes arrivés à la hauteur de l'esprit général du temps, et nous avons cherché à éclairer le fait obscur par un examen analytique des faits contemporains transmis par l'histoire. Nous avons tiré parti des analogies et nous avons surtout étudié ce qu'on peut nommer la

trame des événements ; car un siècle est comme une chaîne dont les années liées entre elles forment les chaînons.

Nous aurions pu compléter ce travail par un grand nombre de détails, mais les devoirs de professeur d'histoire au collège et surtout la disette de livres nous ont empêché de donner à ce Mémoire le développement dont il était susceptible. Voilà notre excuse pour tout ce qui y manque aux yeux de la science, comme nous ne le sentons que trop. Si nous avons pu avoir quelques notes, livres et mémoires, c'est à M. Corne, savant modeste, ami zélé de l'archéologie, que nous les devons. Il a acquis par ce bon office toute notre reconnaissance, et nous sommes heureux de la manifester ici. Nous devons aussi de sincères remerciements à M. B. de Moncade, savant antiquaire, qui, par une rare obligeance, met généreusement tant de trésors historiques au service des amis de la science locale.

A l'époque actuelle, le scepticisme domine beaucoup d'esprits ; il n'est donc pas étonnant que les faits de l'histoire où brille l'héroïsme semblent des mythes plutôt que des réalités. Ainsi, la délivrance

de Condom est niée par plusieurs comme un fait qui n'offre aucune garantie logique, puisqu'il n'en existe, disent-ils, aucune preuve sérieuse. Ils cherchent à rejeter la tradition locale, et ils profitent d'une difficulté chronologique pour se confirmer dans leur scepticisme. Cette délivrance de Condom, répètent-ils, est un de ces événements supposés dont la vanité gasconne s'est fait à bon marché un titre de gloire. Il paraît que les Anglais en garnison à Condom ont quitté la ville à l'approche du duc d'Anjou et de Dugueselin, et que les habitants se sont attribué plus tard tout l'honneur de cette retraite. Si les Condomois avaient expulsé de vive force la garnison, comme ils l'ont toujours soutenu, on en aurait des preuves historiques, tandis que tout détail nous manque à ce sujet. Il faut donc conclure que ce fait d'armes, pour lequel on a osé instituer une fête dans ces temps d'ignorance, où il n'existait ni opinion publique éclairée, ni critique savante, est un fait apocryphe dont on ne devrait pas renouveler le souvenir dans un siècle éclairé. Il est temps de faire enfin justice de tous ces préjugés que nous a transmis le moyen-âge.

C'est surtout pour répondre à ces esprits prévenus et pour réfuter de mesquines objections que nous avons essayé de traiter la question au point de vue de la certitude historique.

Mais, si la thèse qui a fourni le sujet de ce Mémoire était borné au fait seul de l'expulsion des Anglais, en 1369, elle serait trop étroite. Il ne suffit pas, en effet, de raconter les événements militaires d'une ville pour satisfaire aux exigences de la science ; le lieu, l'époque, les usages, l'esprit du siècle, la physionomie des hommes du temps, tout cela est nécessaire pour rendre la narration plus claire. Voilà ce qui nous a porté à développer la thèse avec plus d'étendue que ne semble le comporter le fait historique. Afin de nous rendre plus intelligible, aujourd'hui que la science a fait tant de progrès, il faut approfondir les points d'histoire et rendre comme présent le temps qui n'est plus. Ici la question nous offre encore une plus grande difficulté : c'est que le fait qui doit fournir matière au Mémoire n'est qu'indiqué par les historiens ; les détails propres à l'éclaircir manquent complètement, parce que les archives de la ville ont été en partie détruites. Toutefois, cet obstacle, qui

semble invincible, ne nous a pas arrêté, car il ne s'agit pas tant de raconter l'expulsion des Anglais, comme aurait pu le faire un chroniqueur contemporain, que de peindre Condom à l'époque de sa délivrance. Si la ville du moyen-âge, si longtemps oubliée et perdue dans la nuit du passé, revit dans ce *Mémoire*, nous nous croirons assez récompensé de nos veilles par le plaisir intellectuel que cause à un auteur une résurrection historique. Mais il est pour nous un plaisir d'autant plus doux encore qu'il sera partagé par tous les Condomois, c'est celui de voir revivre dans ces pages les images de leurs glorieux ancêtres. Et quel intérêt plus précieux peuvent-ils avoir que celui de conserver la gloire de leurs aïeux, cet héritage immortel ! C'est dans le passé que se trouvent les lettres de noblesse d'une ville.

Disons, pour nous résumer, que la glorification de Condom, dont l'héroïsme est resté jusqu'à ces derniers temps dans l'obscurité, nous semble le véritable objet du Concours.

Quoique ce *Mémoire* n'ait rapport qu'à la Gascogne, il n'en intéresse pas moins la France entière,

parce que tout se tient dans l'histoire et que les provinces se rattachent au centre comme les branches au tronc du chêne.

C'est donc au point de vue français que la question nous a semblé devoir être traitée avant tout. La haine des Anglais exprimée ici n'est point aveugle ni étroite ; elle est généreuse dans ce sens qu'elle est plutôt une noble manifestation de l'amour de la France, car, haïr l'étranger c'est aimer sa patrie !

MÉMOIRE HISTORIQUE.

JUSQUE DATUM SCELERI CANIMUS POPULUM QUE FREMENTEM !

(Lucain).

CHAPITRE PREMIER.

CONDOM AU XIV^e SIÈCLE.

Parmi les villes de la Gascogne citées dans l'histoire, Condom occupe un rang honorable, tant par sa position pittoresque que par les souvenirs du passé. Chacune des villes de la province a un caractère spécial qui la distingue à la première vue; St-Bertrand de Comminges, sur le versant nord-est des Pyrénées, comme étant la première colonie romaine du pays; Bayonne, comme cité maritime; Foix et Lectourc, comme les villes seigneuriales des comtes de Foix et d'Armagnac; Auch, comme archevêché; Eauze, comme ancienne métropole de la Novempopulanie sous les empereurs; Aire, comme capitale temporaire des

rois Visigoths; Nérac, comme la ville des sires d'Albret. Condom, qui existait du temps de l'empire romain sous un nom perdu aujourd'hui, et qui disparut dans l'invasion des Barbares, nous apparaît avant tout, au xiv^e siècle, comme une seigneurie ecclésiastique avec des formes municipales empruntées au droit romain. Son enceinte inégale, peuplée d'églises et de couvents, lui donnait une physionomie espagnole qui révélait son origine. On sait en effet qu'alors que le Condomois désert n'était plus qu'une vaste forêt, des colons Vascons ou Gascons, de race noble, vinrent s'y établir. Ils y bâtirent cent tours pour leur servir d'habitations, et y ajoutèrent une enceinte de murs; de là vient le titre de *Ville aux Cent Tours* dont Condom était si fière. Cette ville a été mêlée d'une manière dramatique à la lutte nationale contre les Anglais, mais avant de raconter son histoire, nous allons la décrire telle qu'elle était au xiv^e siècle. C'est un devoir pour l'historien de faire connaître le pays où se passe le drame, car le lieu éclaire le fait.

Bâtie sur la pente d'une colline au-dessus du confluent de la Gèle et de la Baïse, la ville de Condom était, au xiv^e siècle, une ville de troisième ordre, peuplée de dix mille habitants. Enceinte de murs (a) flanqués de tours carrées, elle avait cinq faubourgs joints à la ville, et qui, sous la domination anglaise, avaient été environnés de murailles.

On comptait dans la ville et les faubourgs 18 églises (b), paroisses ou chapelles; 8 couvents, dont 5 d'hommes et 3 de femmes; 2 hôpitaux, savoir : l'hôpital du Prado et celui des Pèlerins de St-Jacques à la Bouquerie, enrichi des legs du cardinal de Teste. Un hôtel des monnaies était en activité et frappait des sous et des deniers. Les Juifs avaient une rue exclusive, avant leur expulsion, sous Philippe-le-Long. L'abbaye des filles nobles de Prouillan s'élevait aux portes de la ville vers le sud et était célèbre par sa magnificence.

Le commerce et l'industrie fleurissaient à Condom; les tisserands, les gantiers, les tanneurs, favorisés par la bonne qualité des eaux de la Baïse, occupaient un grand nombre d'ouvriers. Les relations avec Toulouse, Bordeaux et même l'Espagne étaient fréquentes; de là l'accroissement de la population.

Comme les barons et les chevaliers résidaient à la campagne dans leurs manoirs féodaux, la population de la ville n'était composée que de moines, de prêtres, de bourgeois, de marchands, d'artisans, d'ouvriers et de serfs. Le costume était réglé par des ordonnances, et la ligne de démarcation entre les divers états était infranchissable.

Il y avait quatre classes différentes placées socialement dans l'ordre suivant : le clergé, la noblesse, la bourgeoisie et le peuple. Le clergé représentait la religion et la science; la noblesse représentait l'armée féodale; la bourgeoisie,

l'intérêt des cités et du commerce; quant au peuple, il était taillable et corvéable; les nobles chevaliers le foulaient impunément aux pieds. Les campagnes, mises à feu et à sang, étaient dans un état déplorable. Au moins les bourgeois se protégeaient eux-mêmes par l'association et par la force des murailles. De là l'importance pour une ville d'avoir des remparts et d'être à l'abri d'un coup de main.

La citadelle ou château de Condom séparait la ville du faubourg Ste-Eulalie; elle était bâtie sur un mamelon allongé; un simple fossé la séparait de la ville vers le nord, du côté de l'abbaye placée entre la ville gasconne et les ruines de la ville romaine. L'ennemi pouvait se rendre maître de la ville sans l'être encore de la citadelle. L'abbaye, devenue évêché par la création du pape Jean XXII (1317), dominait à la fois la ville et la citadelle.

Non-seulement la cité était fortifiée par l'art, mais les maisons bourgeoises étaient autant de petits forts. Il était d'usage de tendre des chaînes à l'extrémité de chaque rue, et on pouvait ainsi prolonger longtemps la défense intérieure au moyen de barricades, même après l'entrée de l'ennemi dans les murs. Un large fossé défendait la ville de trois côtés; de l'autre, le cours de la Baïse formait une barrière.

Le terrain étant surchargé d'habitations dans l'intérieur de la ville, on le ménageait avec soin; les rues

étaient étroites et on n'y voyait que trois petites places. Les maisons bourgeoises avaient une petite cour avec des murs élevés, les plus riches avaient seules des jardins.

Placée hors des grandes lignes de communication, sans routes militaires, la ville de Condom, avant l'emploi de la grosse artillerie, était défendue par sa position même; mais, dominée par les hauteurs qui l'entourent à l'est et au sud, depuis l'usage des canons, elle a perdu ses moyens de défense.

L'Europe au moyen-âge était moins une société politique qu'une société chrétienne; elle était plutôt la chrétienté que la société civile. L'Eglise était féodale parce qu'elle s'était constituée en s'unissant à la barbarie victorieuse. Toutefois, Rome était toujours à la tête de la civilisation; Rome chrétienne et le Pape avaient remplacé Rome payenne et les Empereurs; mais l'esprit et la matière ne peuvent se séparer. Il y avait à cette époque, dans la société, le christianisme et la féodalité, la foi et la force brutale; de là les contrastes dont les historiens de cette époque semblent s'étonner avec juste raison. Tout était contradictoire. L'Evangile proclamait l'égalité et le servage était partout. Mais, sans nous arrêter aux abus du moyen-âge, il suffit d'observer que le *xiv^e* siècle est l'époque de l'apparition de la nationalité française. Avant le traité de Breteuil (1360), on n'avait pas encore vu se

manifestar à ce point l'horreur pour l'étranger et la sympathie pour l'unité française. C'est que déjà la nation s'était constituée et que les temps modernes approchaient. La domination anglaise était un accident funeste au milieu de ce travail général de la formation de la France, et plus le joug étranger était lourd, plus le principe d'unité devenait puissant et se manifestait dans les esprits et dans les mœurs.

Dans un âge de force anarchique, où était le droit ? Les guerres féodales ne cessaient point, et elles étaient terribles. Non-seulement on versait le sang comme l'eau, mais on dévastait les champs, et le feu dévorait ce que le fer avait épargné. L'Eglise commença par s'interposer entre les barons, au nom du Dieu de paix, la seule puissance que reconnût du haut de son donjon le seigneur féodal. La paix ou *trêve de Dieu* ne put arrêter l'anarchie guerrière, mais elle en diminua les excès. Les Croisades firent diversion aux guerres privées, et l'affranchissement des communes acheva d'affaiblir le pouvoir féodal. Malgré cet adoucissement des mœurs publiques le sort des serfs était partout déplorable. Heureuses les contrées où le clergé possédait de grands biens ; là seulement les campagnes échappèrent à l'oppression et à un joug impitoyable. La guerre et les folles passions appauvrirent souvent les seigneurs, mais l'Eglise, amie de la paix et économe, savait administrer sagement ses revenus qui,

suivant le précepte évangélique, étaient le patrimoine des pauvres. De là ces richesses du clergé qu'enviaient les rois, et ces spoliations si fréquentes.

Qu'il est grand le xiv^e siècle, où se sont passés les faits les plus glorieux de l'histoire de Condom. Ce siècle qui touche à la fin du moyen-âge sans avoir encore rien de moderne, puisque l'imprimerie était inconnue, mérite d'arrêter l'attention de l'observateur ami du progrès social, car quelques lueurs de l'avenir apparaissent au milieu de la nuit du passé qui enveloppe les institutions et les hommes. Nos aïeux étaient aussi dignes que nous de la liberté, mais le peuple pouvait dire comme le Christ: « mon heure n'est pas encore venue! »

Nous sommes bien loin du xiv^e siècle, et les souvenirs du monde féodal se sont effacés à l'éclat de nouvelles lumières. Nous pouvons néanmoins nous transporter par la pensée au milieu de ce passé qui s'est évanoui. Tout n'a pas changé autour de nous, car la ville de Condom occupe encore aujourd'hui la position qu'elle avait au moyen-âge, et il est facile de juger le passé par le présent. Si des cotcaux du nord on contemple Condom, bâtie sur la pente d'une colline au midi, on est charmé de l'effet pittoresque qu'elle produit aux yeux. Cette ville s'élève en amphithéâtre, ayant à ses pieds la Baïse dont le cours ondoie au milieu de riantes prairies, et un étroit horizon

donne pour le fond du tableau une chaîne de coteaux qui se dessinent sur l'azur du ciel. Les murailles flanquées de tours, l'inégale disposition des édifices et des maisons, que resserre l'enceinte irrégulière des murs; à l'ouest, la ville gasconne adossée à l'abbaye; au centre, l'enceinte de l'abbaye avec son donjon et ses églises de différents styles; au nord, le château placé sur un monticule où fut assise la ville romaine, dont les traces se sont perdues dans la nuit des temps; les murs du château qui domine d'un côté le gracieux vallon de la Gèle, de l'autre le cours de la Baïse, et qui est séparé du faubourg de Barlet par des jardins et des champs cultivés; l'ensemble irrégulier des tours carrées et des clochers en pyramides dentelées qui désignent les diverses églises et les nombreux couvents; le faubourg de la Bouquerie joint à la cité par un pont de pierre au-dessus du barrage qui utilise les eaux pour l'usage des moulins; au sud, le faubourg du Prado où s'élève un vaste hôpital et une église de style Byzantin, et à quelques pas, hors des murs, le riche couvent de Prouillan avec son cloître en ogives; l'aspect varié de la campagne qui forme à la ville une agreste ceinture; le contraste entre la masse des constructions blanchâtres et la nudité fauve des collines qui bornent la vue de tout côté; l'effet de lumière produit par la réverbération du soleil aux diverses heures du jour, et dont les couleurs inconstantes donnent sans cesse à la ville un

aspect nouveau ; tout cela a pour l'artiste ou le poète un indicible attrait. La nature du site n'est point grandiose, mais elle revêt de riches teintes et semble créée à souhait pour le charme des yeux et de la pensée.

Telle était la ville de Condom au moyen-âge, et telle elle est encore à peu près de nos jours. L'austérité et la monotonie du paysage rappellent bien une fondation ecclésiastique ; on y sent quelque chose de sévère et de triste qui porte l'âme à des sentiments religieux.

En voyageant en Italie, en Grèce et en Syrie, j'ai vu des sites plus splendides et où la poésie de la nature avait plus de puissance, mais s'il est moins sublime, le site de Condom a un caractère à part ; c'est, en Occident, quelque chose de l'Orient, et si je le comparais, ce serait dans la Terre-Sainte que je trouverais un terme de comparaison. En effet, plusieurs paysages de la Judée et de la Samarie ressemblent à celui-ci, et un pèlerin, au retour des Saints Lieux, pourrait se croire encore en Palestine. Même vallon, même cours d'eau sinueux, même colline à l'horizon, même aspect général ; même teinte de couleurs, même variété de nuances ; seulement, il y a moins d'éclat et d'éblouissement, l'Occident ne pouvant égaler l'Orient en richesse de lumière, ni en magnificence d'harmonie.

CHAPITRE II.

SIÈGE DE 1340.

Après avoir esquissé le tableau de Condom au ^{xiv}^e siècle, nous allons entrer dans l'histoire détaillée de cette ville pendant cette période... C'est une des époques les plus intéressantes de notre histoire, par la variété des événements.

Borné à la lutte de Condom contre l'ennemi de la France, nous ne voulons pas sortir de la Gascogne, et le point de départ du récit sera le commencement de la guerre de cent ans. Mais, avant de raconter cette guerre, jetons un coup d'œil rapide sur ce qui a précédé l'avènement des Valois et le règne de Charles V.

C'est à l'époque des Croisades que commence l'histoire de cette ville jusqu'alors perdue dans les ténèbres féodales. Pour trouver l'origine de la domination anglaise en Guyenne et en Gascogne, il faut remonter au mariage de

Henri Plantagenet, duc d'Anjou (1152) avec Alianor, duchesse d'Aquitaine, qui avait été répudiée par Louis VII, au retour de la seconde Croisade. C'est en 1188, sous Richard-Cœur-de-Lion, que Condom tombe pour la première fois au pouvoir des Anglais.

Dans la Croisade contre les Albigeois, Condom subit le joug de Simon de Montfort (1215); mais, trois ans après, les Condomois chassent la garnison étrangère et se donnent au jeune Raymond, comte de Toulouse. Sous Philippe III (1279), le Condomois, qui était passé de la maison de Toulouse à la maison de France, est annexé par un traité à la Guyenne; mais le roi de France en conserve la suzeraineté.

Le paréage est le fait capital de l'histoire de Condom sous la domination anglaise (1286). C'est alors que le joug anglais se fait sentir pour la première fois. Edouard I^{er}, roi d'Angleterre, ayant violé les privilèges de la ville (1293), les Condomois chassent la garnison anglaise (1). Voilà la première délivrance de Condom, qui se donne volontairement à la France.

Le Condomois ayant été rendu aux Anglais (1303) reste soumis à Edouard II jusqu'à la guerre de 1324. C'est alors que Condom se donne de nouveau à la France, pour se voir une seconde fois soumise, malgré elle, aux Anglais, lorsque la paix est signée entre les deux couronnes (1327),

(1) Manuscrit de Lachapelle, avocat, intitulé : *Franc Allen*.

à l'avènement d'Edouard III, sous la tutelle de sa mère, Isabelle de France. (c)

La guerre de cent ans entre la France et l'Angleterre a eu pour cause l'ambition d'Edouard III; le prétexte a été la prétention de ce prince au trône de France, malgré la loi salique. Cette guerre est une lutte corps à corps entre les deux nations. Elle nous offre deux périodes distinctes; la première, depuis l'avènement de Philippe de Valois (1328) jusqu'à la mort de Charles V. Les batailles de Crécy et de Poitiers, le traité de Bretigny et la première expulsion des Anglais en sont les principaux événements. La deuxième période, depuis l'avènement de Charles VI (1380) jusqu'à l'expulsion définitive des Anglais par Charles VII (1453). La bataille d'Azincourt, le siège d'Orléans, la prise de Paris, et enfin la prise de Bordeaux en sont les événements principaux. Chacune de ces périodes offre un caractère différent. Dans la première, le peuple ne prend aucune part à la guerre; l'esprit national ne s'est pas encore réveillé en lui, et ce sont les barons et les bourgeois qui combattent pour l'indépendance. Le héros de cette lutte est Duguesclin, ce chevalier breton placé entre Rolland et Bayard dans l'histoire héroïque de la France. Dans la seconde période, Jeanne d'Arc fait pour Charles VII plus encore que Duguesclin n'avait fait pour Charles V. L'héroïsme guerrier et l'héroïsme religieux

brillent tour à tour avec le même éclat dans cette guerre éminemment nationale. C'est alors que la nationalité française se manifeste. Ce ne sont plus les barons et les bourgeois seulement qui combattent l'étranger; le peuple, indigné des cruautés des Anglais et de leur insolence, s'arme partout dans les campagnes et leur voue une guerre d'extermination.

C'est en Flandre que commencent les hostilités de la guerre de cent ans. Le brasseur Artevelle, chef des Gantois révoltés, propose à Edouard III de prendre le titre de roi de France, afin que les Flamands en guerre avec leur comte, puissent se soumettre à lui sans violer la loi féodale. Déjà, Robert d'Artois avait décidé Edouard à usurper la couronne de France (1337). Dès lors la guerre est générale. Dans une cour plénière où parut le traître Robert, les Anglais jurent, par *le Héron*, de ravager et de massacrer sans pitié, de *n'épargner ni moûtier ni autel, ni femme grosse ni enfant, ni parent ni ami*. La reine d'Angleterre, Philippine de Hainaut, mère du prince de Galles, fait serment de ne pas mettre au jour l'enfant qu'elle porte avant qu'elle n'ait passé la mer, dût-elle se plonger un couteau dans le sein et perdre *son âme et son fruit*. C'est sous de pareils auspices que va commencer une guerre où doivent se jouer tout ensemble la couronne de France et la nationalité française.

La Gascogne étant menacé de devenir le théâtre de la

guerre, Philippe de Valois nomme le comte de Foix et Jean d'Armagnac ses lieutenants dans le Languedoc, 6 juillet 1338.

Le 21 mai 1340, les religieux de l'abbaye de Condom ayant appris la mort de Raymond, leur évêque, lui donnent pour successeur Pierre de Galard, religieux du monastère et prieur de Nérac. L'intronisation du nouvel évêque a lieu au milieu d'une fermentation des esprits qui présage une révolte. Irritée de la violation de ses privilèges, Condom secoue le joug d'Edouard III qui voulait lui imposer le fouage d'un franc par feu allumant (1). Alors, Condom rentre sous l'obéissance du roi de France, et Philippe VI lui accorde divers privilèges.

Bernard Ezi, sire d'Albret, qui servait le roi d'Angleterre, avait été fait prisonnier dans Blaye (1338), et il sort de captivité (1340). Pendant qu'Edouard attaque la France du côté de la Flandre, il fait faire une diversion dans la Gascogne. Bernard Ezi, lieutenant d'Edouard, y commande avec Hugues d'Athon. Ces deux généraux viennent faire la guerre dans le Condomois. Mézin s'étant rendue sans coup férir au sire d'Albret, en obtient de grands privilèges au nom du roi d'Angleterre; mais Condom ayant repoussé toute proposition d'accommodement, le sire

(1) Manuscrit de Lachapelle, avocat.

d'Albrct vient l'assiéger. Les Condomois soutiennent l'attaque avec une rare valeur. La ville était défendue par Bernard de l'Isle-Jourdain, seigneur gascon, déjà célèbre par ses succès sur les Anglais. Il avait reçu du roi, en récompense de ses services, la capitainerie du Condomois.

Nous trouvons les preuves de ce siège dans l'*Histoire générale du Languedoc*.

« Le roi Philippe de Valois, voulant continuer la guerre contre le roi d'Angleterre, convoqua (1) pour le dernier de mai de l'an 1340 la noblesse et les communes de la sénéchaussée de Beaucaire et du reste de la province. Mais, tandis que le roi de France était occupé sur les frontières de Flandre, les Anglais entreprirent (2) en Gascogne le siège de Condom. Pierre de la Palu, sénéchal de Toulouse, capitaine et gouverneur-général en Languedoc, résolu de marcher au secours de la place, manda d'Agen, le 3 d'août, au sénéchal de Beaucaire ou à ses lieutenants; de lui envoyer incessamment le plus qu'il pourrait de gens d'armes à cheval et à pied; et parce que plusieurs s'excusèrent sur ce qu'ils avaient déjà envoyé en France ou en Gascogne, il leur ordonna d'assembler, à lettre vue, tous les nobles et les sujets de la sénéchaussée qui étaient

(1) Reg. de la Sén. de Nism.

(2) Reg. de la Sén. de Nism. Côté : *Sauves-Gardes*.

au-dessus de 14 ans et de les faire partir, à peine d'être déchus de la noblesse et de leurs autres privilèges, excepté cependant ceux qui étaient à la guerre en France ou en Gascogne. Il renouvela ces ordres deux jours après, à cause que les ennemis, qui avaient fait des progrès étonnants dans la sénéchaussée d'Agenais et de Gascogne, menaçaient de faire une irruption dans celle de Toulouse, et il envoya des ordres semblables dans toutes les sénéchaussées de la Languedoc.» (1)

La race qui s'établit à Condom, vers 690, après l'invasion des Francs, est sortie de ce pays valeureux où tout le monde est noble, puisque tout le monde a été soldat pour combattre l'étranger : dans l'antiquité, les Carthaginois et les Romains; au moyen-âge, les Maures d'Afrique. Les Condomois ont dans les veines de ce feu martial qui fait les héros. C'est alors qu'apparaît dans l'histoire ce courage tout ibérique. Il était beau de voir les bourgeois couronner jour et nuit les murs et les tours de la ville, combattre sans trêve et repousser les assauts du sire d'Albret avec une vigueur héroïque; il était beau de voir les femmes et les enfants aider dans la défense commune leurs pères, leurs époux, leurs frères; il était beau

(1) Dom Vic et Dom Vaissette.

de voir les moines, le crucifix à la main, encourager les assiégés, bénir les blessés, leur donner des soins et soutenir par le chant des cantiques l'ardeur des bourgeois couverts de sang et de poussière.

Le siège se prolonge; les Anglais sont forcés de se retirer, après une glorieuse défense des Condomois, et, pour les récompenser de leur patriotisme, Philippe de Valois leur accorde de nombreux privilèges. (1)

Nous sommes heureux de rencontrer au moyen-âge un si bel exemple de patriotisme. Les Croisades ont été un mouvement général religieux et politique; mais alors les mots sacrés de patrie et de liberté n'avaient pas le sens qu'ils ont eu depuis. Il est deux patries sur la terre; la petite c'est le sol natal, la grande c'est le pays dont chaque province est un membre. La nation, c'est le corps social auquel chaque individu né du sol appartient par la race, l'acclimatation, la communauté d'origine, les souvenirs de l'histoire, la gloire des aïeux et la fraternité des tombeaux. Au moyen-âge, quand il y avait une Gascogne, une Bretagne, une Provence, on connaissait moins qu'aujourd'hui la grande patrie, car la France n'était point encore une et indivisible. Il y avait donc alors plus de mérite à se dévouer à la nationalité, et le patriotisme

(1) Lettres de Philippe de Valois, du mois d'octobre 1340.

des Condomois était une grande idée d'avenir. Cette idée est d'autant plus digne de mémoire qu'elle devançait le commun des esprits. Oui, dans tous les temps, il y a eu des cœurs généreux qu'a fait battre un noble sentiment. En voyant à Condom cette unanimité si rare pour repousser l'étranger, il nous a semblé rencontrer là, dans les ombres de l'histoire, un sublime exemple de l'idéal social.

1340.—Edouard III, roi d'Angleterre, irrité de la révolte de Condom, ordonne, par une lettre conservée aux archives de Londres, que le juge ordinaire qui était à Condom tienne désormais ses assises à Mézin. Il déclare que telle est sa volonté, vu les rébellions et désobéissances de la part de la cité de Condom et de ses dépendances, qui ne reconnaissaient pas les droits du roi d'Angleterre, et en considération des injures et dommages éprouvés par les habitants de Mézin, à raison de leur soumission à ce dernier prince. (*De rebellionibus et inobedientiis per gentes civitatis de Condomio..... nobis nomine regis, dominium suum non agnoscentes, factis*).

Bernard Ezi d'Albret, plein de dépit d'avoir échoué devant Condom, s'empresse d'exécuter les ordres d'Edouard. Par lettres données à Nérac, le 3 décembre 1340, il transporte les assises de Condom dans la petite ville de Mézin. Elles y furent sans doute maintenues jusqu'à la reprise de Condom, en 1355, par l'armée anglaise commandée par le prince Noir.

Telle est la cause de l'inimitié de ces deux villes, qui a duré jusqu'à la révolution de 1789.

« La ville de Condom qui ne perdit jamais de vue les droits antiques de sa seigneurie, ni l'usurpation qui lui en avait été faite par le paréage de 1286, profita des heureuses circonstances où la mettaient sa fidélité envers le roi Philippe VI et les hauts faits de ses habitants, sous le commandement de ce prince (1), pour lui en demander le rétablissement. Le roi le lui accorda de la manière la plus distinguée, et si honorable pour sa mémoire et pour les Condomois. » (2)

(Extrait du mémoire signifié par la ville de Condom devant le parlement de Bordeaux, dans le procès contre l'évêque de Condom et le duc d'Aiguillon. — Délibération du 15 avril 1777).

On voit dans le *Recueil des Ordonnances* des rois de France les privilèges accordés à la ville de Condom par Philippe de Valois, à Moncel près St-Maxence, en octobre 1340.

(1) C'est le comte de Valois, père de Philippe VI (1324). (Il y a ici une erreur; on a confondu avec Philippe VI, le père de ce roi).

(2) Les lettres patentes de Philippe VI sont du mois d'octobre 1340. Aux archives, cassette A, liasse 1, n° 8, et au dossier de la communauté, côté 2.

On ne cite aucun auteur contemporain qui, en racontant le siège, parle de la prétendue prise de Condom par les Anglais, en 1340. Les Bénédictins ne font pas connaître quel fut le résultat du siège, mais tout nous prouve que Condom résista longtemps et que les Anglais furent repoussés. Le transport des assises à Mézin et les privilèges accordés à Condom par Philippe de Valois sont des preuves évidentes d'un siège sans succès. D'ailleurs, ces privilèges n'auraient pas de sens si Condom avait capitulé, car on ne récompense que la fidélité des villes.

Les Anglais repoussés de Condom portent leurs armes dans l'Agenais, et Pierre de la Palu, à la tête des troupes qui avaient secouru cette ville, vient assiéger Montréjeau, près de St-Gaudens, en juillet 1340.

Pour mettre l'Agenais et la Gascogne à l'abri des entreprises de l'ennemi, le roi nomme, le 4 août, trois prélats capitaines dans le Languedoc et dans les pays voisins. Guillaume de Flavancourt, archevêque d'Auch, le premier de ces prélats, et Pierre de la Palu s'établissent à Agen pour être plus à portée de surveiller les mouvements des Anglais.

La trêve conclue à Tournai venait d'expirer, et les hostilités recommencent en Gascogne (1342). Alexandre de Gaumont et le sire d'Albret essaient de défendre Ste-Bazelle contre Robert de Marigni, capitaine français, qui l'assiège; mais la ville est prise, et ils sont faits prisonniers

et envoyés au roi de France. Le sire d'Albret qui, dans sa prison, s'était déclaré pour la France, retourne au parti anglais après sa délivrance.

Philippe VI cède l'Agenais et le Condomois à Jean son fils et son successeur (1344). Ce prince vient à Condom et prête, entre les mains des consuls, le serment de maintenir les coutumes de la ville. (1)

Pendant que Philippe de Valois défendait le nord de la France contre l'invasion d'Edouard III (1346), le prince Jean assiégeait Aiguillon; mais, à la nouvelle de la perte de la bataille de Crécy, il leva le siège. Alors le comte de Derby, gouverneur de la Guyenne, pour se venger des ravages de l'armée française, partit de Bordeaux le 20 août 1347, et alla dévaster les provinces voisines. Poitiers fut pris d'assaut et mis à feu et à sang.

Le pape Clément VI interpose sa médiation entre les deux rois de France et d'Angleterre (1348), qui signent une trêve, prolongée jusqu'à 1355, mais les villes frontières restent inquiètes, car la trêve est souvent rompue par les deux partis.

Charles-le-Mauvais, nommé par Jean I^{er} lieutenant du roi dans le Languedoc, vient à Condom (1351), où il rassemble une armée, formée de la noblesse du pays et des milices, et va assiéger Montréal, sur la frontière de

(1) Anciennes archives de la ville.

l'Agenais et des Landes. Après cette expédition, le roi de Navarre retourne dans ses états.

Condom semblait menacé d'un second siège (1351), c'est pourquoi Charles-le-Mauvais, en quittant le Languedoc, commet à la défense de cette ville Thibaud de Barbazan avec cent hommes d'armes et deux cents sergents de pied. Ces précautions empêchent l'agression des Anglais, et, l'année suivante, en l'absence du roi de Navarre, Jean I^{er}, comte d'Armagnac, est nommé de nouveau lieutenant du roi dans le Languedoc. L'illustre maison des comtes d'Armagnac, qui remontait aux Mérovingiens, et où la valeur guerrière était héréditaire, avait embrassé avec ardeur la cause française.

CHAPITRE III.

DÉLIVRANCE DE 1369.

La rivalité de la France et de l'Angleterre date de près de huit cents ans, et nous suçons avec le lait maternel la haine de cette nation aussi perfide qu'habile. De là l'actualité de toute question où l'Angleterre est partie. Il nous semble donc que la thèse mise au concours par l'illustre savant, à qui la ville de Condom s'honore d'avoir donné naissance, est éminemment nationale. C'est qu'en effet la délivrance de cette ville, en 1369, est un glorieux épisode de l'épopée que nous nommons la guerre de cent ans, et dont le bûcher de Jeanne d'Arc est la plus sublime page.

Le prince de Galles reçoit de son père la Guyenne en apanage (1355). Ayant sous ses ordres le sire d'Albret et Jean de Grailli, captal de Buch, il conquiert la Gascogne. La ville de Mauléon lui ayant résisté, il la ruine de fond

en comble, afin d'intimider les autres villes par ce terrible exemple.

On suit la marche du prince de Galles à la lueur des incendies. Aignan, Plaisance, Trie, Montréjeau, sont ravagées; Condom échappe à sa fureur parce qu'il se dirige rapidement vers Toulouse.

L'irruption du prince de Galles dans le Languedoc (1355) ne peut être comparée qu'aux invasions des Arabes, des Normands ou des Croisés d'outre-Loire, au XIII^e siècle. Tout ce que l'Angleterre renfermait de brigands fut convoqué pour cette expédition; tout ce que les provinces, ravies à la monarchie française, avaient d'hommes perdus de mœurs, et n'ayant d'autres ressources que le pillage des populations sans défense, se réunit sous la bannière anglaise et entra dans le Languedoc à cette malheureuse époque. Mascaro nous apprend, qu'avant la fête de la Toussaint, le prince de Galles envahit le pays, et que ses coureurs s'avancèrent jusqu'aux près de Béziers. La chronique romane de Montpellier confirme ce que dit Mascaro dans son *Libre de Memorias*, et conserve le souvenir du pillage et de l'incendie des villes, bourgs et villages du Languedoc, par les Anglais que commandait le prince de Galles. Des hordes tartares n'auraient pas agi avec plus de barbarie.

La ville basse de Carcassonne conserve encore la mémoire de la rapacité des troupes du prince anglais, de

l'inflexibilité de ce chef et de la lâcheté de ses soldats qui ne purent s'emparer de cette cité. (d)

L'armée anglaise revient par l'Agenais, et c'est sans doute au retour de cette expédition que Condom retombe au pouvoir des Anglais après avoir été 15 ans française. Le sire d'Albret, qui s'était vengé de l'attachement des Condomois à la France en transportant les assises à Mézin, les rétablit à Condom d'après les ordres du prince de Galles qui voulait sans doute se concilier les esprits.

Quoique soumise au joug anglais, Condom espérait toujours de revenir à la France et entretenait des relations avec le Dauphin, régent pendant la prison du roi Jean, comme le prouvent les lettres patentes données par ce prince, devenu depuis Charles V, à Clermont en Beauvoisis, en mai 1358.

La paix est conclue à Bretigni (8 mars 1360). Par une clause du traité, le roi Jean cédait à Edouard III, *en toute souveraineté*, le Poitou, la Saintonge, l'Agenais, le Périgord, le Limousin, le Querci, le Bigorre, le comté de Gaure, l'Angoumois, le Rouergue. C'est ainsi que tout lien de vassalité se trouva rompu.

Les provinces cédées à Edouard III ne se soumi-
rent qu'à contre-cœur au joug anglais. Les villes de
Cahors et de Montauban réclamèrent auprès du roi
Jean. Le roi, disaient-ils, ne pouvait pas aliéner les pro-
vinces sans le consentement des Etats-généraux. Jean les

ayant forcé de subir la domination anglaise, les habitants désolés s'écrièrent en versant des pleurs de rage : « Ce n'est pas nous qui abandonnons notre prince naturel, mais c'est lui qui nous délaisse comme des orphelins. »

Après le traité de Bretigni l'état de la Gascogne, ravagée par les compagnies, était déplorable. Trois principaux seigneurs se partageaient la suprématie; le comte de Foix et le comte d'Armagnac, qui s'intitulaient *par la grâce de Dieu*, et le sire d'Albret. Ces hauts barons, que l'éloignement rendait presque indépendants du roi de France, ne conservaient de relation avec Paris, qu'afin de s'appuyer sur la France contre l'Angleterre qui les menaçait de plus près.

Le roi Jean, ayant repris ses fers, meurt à Londres pendant que le prince de Galles séjourne à Condom et prête entre les mains des consuls le serment de maintenir les franchises de la ville (1364). Charles V hérite d'un royaume désolé par l'anarchie, car, malgré la paix, les compagnies continuent de désoler le Languedoc.

Nous sommes descendus au périclé de la puissance des Valois, avant le funeste traité de Troyes; la Guyenne, la Gascogne et tant d'autres riches provinces sont entre les mains des Anglais. Mais avant de raconter leur expulsion, un coup d'œil sur l'avènement de Charles V nous expliquera combien cette puissance, si forte en apparence, avait peu de solidité réelle. Ce prince, il est vrai, monte

sur un trône ébranlé qu'attristent les plus funestes présages ; la France est épuisée d'hommes et d'argent, l'agriculture est abandonnée, partout le brigandage est impuni. L'Angleterre jouit de nos maux et triomphe dans son orgueil. Mais la sagesse d'un homme va suffire au rétablissement des affaires qui semblent désespérées. Sans grandes batailles, à force de patience et d'habileté, et surtout grâce à la haine générale qu'avaient méritée par leurs fautes les arrogants insulaires, la France renaît de sa propre ruine comme un chêne séculaire, dépouillé par l'hiver de son vaste feuillage, se revêt au retour du printemps d'une nouvelle parure.

Le prince de Galles va replacer Dom Pédro sur le trône de Castille (1367). Avant son départ, il avait demandé au sire d'Albret mille lances pour son expédition, mais son conseil lui ayant fait observer que la dépense en serait considérable, le prince écrivit au seigneur gascon qu'il ne voulait que deux cents lances à son service au lieu de mille qu'il avait demandées.

Le caractère hautain et cruel du prince anglais est peint dramatiquement par Froissart (e) dont les tableaux semblent vivre encore après la fuite des siècles.

A son retour de Castille (1368), ce prince établit dans sa principauté un fouage général de 10 sous par feu pour cinq ans, afin de payer les frais de la guerre. La plupart

des seigneurs gascons et les communes se refusent au paiement de cet impôt contraire aux privilèges de la province. Après avoir réclamé en vain auprès du prince de Galles, ils vont à Paris porter leurs plaintes au roi Charles V, leur suzerain. Le roi reçoit l'appel des barons de la Gascogne et de la Guyenne, et les prend sous sa sauvegarde ; mais le roi d'Angleterre et le prince de Galles soutiennent que le traité de Bretigni leur avait cédé la Gascogne et la Guyenne en toute souveraineté, et ne veulent plus reconnaître Charles V pour suzerain. Les Etats-généraux n'ayant pas voulu confirmer cette clause contraire au droit national, le roi la regarde comme non avenue. D'ailleurs, il se plaint avec justice de l'inexécution de divers autres articles du traité. Ainsi, des deux côtés, on se prépare à recommencer la guerre.

La haute Gascogne était un pays d'états qui avait été franc jusqu'au traité de Bretigni. Les villes que le prince anglais voulait imposer murmuraient du luxe de la cour de Bordeaux, et elles objectaient que si le prince voulait réduire les dépenses de sa maison, une des plus splendides de la chrétienté, il n'aurait pas besoin d'épuiser le pays pour satisfaire à d'inutiles prodigalités.

Arnaud Amanieu d'Albret, grand chambellan de France, épouse le 4 mai 1368 la sœur du duc Louis de Bourbon et de la reine de France. Cette alliance de la maison d'Albret avec Charles V est désagréable au prince de Galles, et nous allons en voir les conséquences.

Le comte d'Armagnac, qui avait épousé Béatrix de Bourbon, était grand-oncle de la reine Jeanne, femme de Charles V. De concert avec le sire d'Albret, il se mit à la tête de la ligue féodale de la Gascogne.

Ce comte ayant écrit au roi Charles V, celui-ci lui répondit la lettre suivante aussi mystérieuse que la négociation. (1)

« Très cher et féal cousin,

« Nous avons reçu vos lettres et vu ce que vous nous avez escrit. Si sachiez qu'au partir de ces lettres nous estions Dieu mercy en bon estat du corps et à l'aide de Dieu pensons estre brièvement en meilleur et plus affermi de nostre santé; et que nous vous avons très grand gré de la bonne amour et affection que vous avez à nous et nos besognes de par delà, et vous prions bien à certes que vous continuez et qu'en nos dites besognes vous faites le mieux que vous pourrez ; car nous en avons en vous spécial fiance et avons aussi bonne affection à vous et à votre fait, et, de toutes vos nouvelles nous escrives souvent et, quand est des lettres que vous nous avez envoyées, sachiez

(1) *Coll. Doat*, tom. xxxiii.

bien que nous en avons bien considéré le contenu en icelles, et pour certaine cause nous ne vous en pouvons faire à présent pleine réponse, mais nous vous la ferons bientôt par certain message. (Chanaille en Gâtinais, le 21 juillet 1368). »

La santé du prince de Galles déclinait tous les jours ; la maladie qu'il avait rapportée de Castille était devenue chronique et résistait à tout l'art des médecins. Il s'irritait de la résistance qu'il trouvait partout, car son père même le blâmait de son opiniâtreté. Un nouveau chagrin venait de l'accabler. Son protégé, Dom Pédro, roi de Castille, détrôné une seconde fois par Duguesclin, avait été tué par son frère Henri de Transtamarre. Pour résister au nouveau roi de Castille, allié de la France, le prince de Galles se ménagea l'alliance du roi d'Aragon qui lui fournit un corps de troupes (1369). (1)

Le roi de France fait citer à Bordeaux le prince de Galles (1369). « Nous irons volontiers, répond-il, à votre ajournement à Paris, mais ce sera le bassinet en tête et en compagnie de soixante mille hommes. » Il rappelait ainsi les paroles de Guillaume-le-Conquérant à Philippe I^{er}. Non content de refuser de se présenter devant la cour des pairs, il fait arrêter à Agen, au retour de leur mission,

(1) Rymer, t. vi.

les deux messagers du roi. Cette violation du droit des gens est le signal de la guerre.

Les barons qui en avaient appelé à Charles V arborent, à leur retour, l'étendard de la révolte ; les compagnies se déclarent pour la France, et les prélats de la Gascogne et de la Guyenne portent leurs diocésains à secouer le joug de la Grande-Bretagne. Le prince de Galles rappelle Jean Chandos qui revient pour essayer de réparer le mal, mais il était découragé.

Charles V, depuis longtemps préparé à la guerre, tenait dans la Picardie un corps de troupes sous les ordres du comte de St-Polet et Jacques de Châtillon, et le jour même de la déclaration de guerre (1369), Abbeville, secrètement gagnée au parti français, ouvrit ses portes, et tout le Ponthieu fut soumis dans une semaine.

Les souffrances d'un mal incurable avaient aigri le caractère du prince anglais. Sourd aux conseils de Jean Chandos, il pousse à bout, par les exigences du fisc, les prélats et les seigneurs gascons. La citation suivante nous en donne la preuve :

« Les barons de Gascogne ainsi que les cités et les bonnes villes se refusèrent à payer le *fouage*, et disoient que du temps passé qu'ils avoient obéi au roi de France, ils n'avoient été grevés ni pressés de nul subside, imposition, fouage ni gabelle, ni jà ne seroient, tant que

défendre le pourroient, et que leurs terres et seigneuries étoient franchises et exemptes de toutes débite, et à tenir en tel état ledit prince leur avait juré. » (Froissart, chapitre 245).

Le sire de Barbazan (1) fait adhérer à l'appel des seigneurs et des villes de Gascogne les villes de Condom et de Fleurance, qui jusqu'alors avaient hésité à entrer dans cette ligue par la crainte des vengeances du prince de Galles.

Ce qu'il y a de plus remarquable à cette époque, c'est de voir le clergé prendre l'initiative du mouvement. Citons encore le chroniqueur Froissart :

« ... L'archevêque de Toulouse prêcha dans la cité de Caours, tellement et par si bonnes manières la querelle du roi de France, que ladite cité de Caours se tourna française, et jurèrent foi et loyauté de ce jour en avant à tenir au roi de France.

» Et après ledit archevêque chevaucha outre, et partout

(1) Un titre de la bibliothèque du roi, à Paris (dossier Barbazan), prouve que Condom et Fleurance ont été appelants. Ce titre est un ordre du duc d'Anjou à son trésorier, du 2 juin 1369, pour payer au seigneur de Barbazan 500 fr. pour avoir fait adhérer à l'appel Fleurance et Condom.

prêchait et montrait le bon droit du roi de France, et tellement se portoit que tout le pays se tournoit. Et fit lors tourner plus de soixante que cités, que villes, que châteaux, que forteresses, parmi le confort des gens du duc de Berry, c'est à savoir, messire Jean d'Armagnac, et les autres qui chevauchotent au pays. Si fit tourner Figeac, Gramat, Capedenac et plusieurs autres bonnes villes et forts châteaux; car il prêchoit que le roi de France avoit si grand droit et si bon en cette querelle que les gens qui l'oyotent parler le croyoient du tout. Et aussi de nature et de volonté, ils étoient trop plus François qu'ils n'étoient Anglois, qui bien aidait à la besogne. » (Froissart, chapitre 267).

La ville de Lectoure imita le mouvement de Cahors; la preuve en est acquise par l'antériorité de date des lettres patentes accordées par Charles V; elles sont du mois de mai 1369. Le roi y reconnaît que les Lectourois se sont spontanément jetés dans ses bras; qu'ils se sont soumis librement et volontairement à son obéissance. (1) Du reste, comme cette ville étoit le chef-lieu de la seigneurie des Armagnac, elle n'avoit pas de garnison; le mouvement se fit sans effusion de sang.

(1) *Notice sur Lectoure*, par M. F. Cassassoles.

Condom ne tarda pas à suivre l'exemple de Cahors et de Lectoure. Excité par le zèle de l'archevêque de Toulouse, Pierre de Galard (1), qui occupait le siège de Condom en 1369, embrassa avec son clergé la cause française.

Pour enflammer le zèle du clergé, Charles V faisait faire à Paris des processions auxquelles il assistait, pieds nus, avec la reine et toute sa cour.

À moyen-âge, les prêtres étaient tout à la fois bons chrétiens et bons français. À l'exemple des Machabées, l'amour de la patrie les enflammait. Le zèle de l'archevêque de Toulouse et des évêques de Limoges et de Condom prouve qu'ils se montraient citoyens dans l'occasion. Au sac de Limoges, l'évêque, qui s'était voué à la défense de la ville, ne dut qu'à son caractère sacré d'échapper à la vengeance du prince de Galles. Belle leçon de patriotisme que la Pologne a généreusement suivi dans sa lutte contre le tyran moscovite, qui a pu la vaincre mais non la dénationaliser.

Urbain V, mort en odeur de sainteté en 1370, occupait alors le siège de St-Pierre à Avignon. Ce Pape, né à Mende, se souvint qu'il était français et il soutint Charles V

(1) Il ne survécut que peu de temps à cette glorieuse délivrance, étant mort le 24 octobre 1370. Il fut enterré dans l'ancienne cathédrale. (*Manuscrit de Jean de Lagutère*).

dans sa lutte contre l'Angleterre en excitant le clergé à défendre la cause de la patrie.

Dans cette lutte nationale, le clergé donna presque partout le signal de l'insurrection. S'il se mit à la tête du mouvement, c'est que tous les Condomois étaient animés du même esprit : *cor unum et anima una*. Condom montra plus d'énergie et de témérité que Cahors et Lectoure, parce que ce fut le peuple en masse qui prit l'initiative et entraîna les bourgeois. (*Voir les preuves au chapitre suivant*).

Comme l'usage des troupes régulières n'existait pas encore, le prince de Galles avait licencié son armée de Castille, composée de ses vassaux et de routiers qu'il avait pris à sa solde. Ainsi, quand l'insurrection éclata, l'occasion ne pouvait être plus opportune, car il n'y avait que deux mille Anglais et Aragonais dans le Condomois, l'Armagnac et le comté d'Albret. Ces troupes étaient commandées par Hugues de Calverley, chevalier anglais.

Le mouvement se généralisait d'autant plus que le caractère anglais était antipathique aux méridionaux. Orgueilleux de leurs succès ils avaient sans cesse à la bouche les noms de Crécy et de Poitiers. Cette fausse fierté les perdit plus encore que leurs fautes politiques, et la haine publique était partout d'accord avec le patriotisme.

Quoique nous n'ayons pas de détails sur l'insurrection de Condom, nous savons cependant par la tradition que

le peuple en masse, dans l'expansion d'une colère longtemps concentrée, se précipita comme la foudre sur la garnison anglaise et affranchit la cité du joug étranger.

Si nous en croyons une tradition romanesque dont la source est obscure, une jeune fille qu'enflammait un juste ressentiment contre les Anglais, se mit à la tête de l'insurrection populaire. Gloire à cette héroïne inconnue!... Dans un mouvement patriotique les femmes donnent toujours un généreux élan. Il y a donc eu des amazones à Condom comme il y en avait à cette époque chevaleresque dans toutes les cités françaises. Il est à regretter que cette ville n'ait pas eu alors son historien; de beaux noms seraient sans doute cités dans l'histoire.

De tout temps les femmes se sont illustrées par l'amour de la patrie. Sparte, Sagonte, Carthage, Numance, dans l'antiquité, ont laissé une gloire immortelle, grâce à l'héroïsme des mères et des épouses de leurs citoyens. Depuis que le christianisme a établi l'égalité morale des deux sexes, les femmes se sont élevées encore plus haut dans cette voie d'héroïsme.

Comme nous n'avons garde de vouloir faire ici du roman, nous nous abstenons de donner aucun détail hasardé. Du temps des légendaires et des chroniqueurs on embellissait les faits d'ornements étrangers; aujourd'hui la vérité, comme les grâces, doit être nue avec une simple ceinture.

Ce qui rehausse le mérite de la délivrance spontanée

de Condom, c'est que le prince de Galles y tenait une garnison nombreuse comme dans une ville frontière. Cette garnison occupait un château muni d'armes et de tous les moyens de défense. Il était donc peu probable que les habitants de la ville oseraient l'attaquer et le prendre à force ouverte. C'est cependant ce qui eut lieu, et voilà pourquoi le nom de Condom devint illustre.

La moralité des actions est le principal élément de leur appréciation. Si on venait ici, à l'occasion de la rébellion des villes qui se sont affranchies du joug étranger, soulever la question de savoir si l'expulsion des Anglais de Condom fut un fait criminel ou légitime, nous répondrions que le pouvoir d'un tyran étranger ne repose que sur la force brutale. La guerre décide les questions de domination sur un pays conquis. Est-ce que jamais, dans l'antiquité, les Romains ont été les souverains légitimes de la Judée ? Est-ce que jamais, au moyen-âge, les Maures ont été les souverains légitimes des Espagnols, ou les Turcs des Grecs ? Est-ce que, de nos jours, les Russes possèdent légitimement le sol de la Pologne, inondé du sang de ses enfants martyrs de l'amour de la patrie ? Les provinces cédées à l'Angleterre par le traité de Bretigni n'ont subi le joug étranger que par nécessité. Elles ont réclamé en vain et se sont résignées à attendre l'occasion plus ou moins prochaine de leur délivrance. La force a brisé, en 1369, ce

que la force avait établi, et Condom a pu dire avec raison, en chassant la garnison ennemie, cette parole de Lafayette souvent citée : l'insurrection est le plus saint des devoirs.

Cette expulsion des Anglais honore à jamais la ville de Condom. Elle s'illustra au moyen-âge comme l'avait fait Thèbes dans l'antiquité. La prise du château, occupé par la garnison anglaise, lui est aussi glorieuse que le fut celle de la Cadmée, occupée par la garnison lacédémonienne. Il y a néanmoins cette différence, que les noms des chefs de l'insurrection thébaine, Pélopidas et Epaminondas, brillent dans l'histoire, ceux de l'insurrection condomoise sont ignorés. Mais combien de héros sont restés inconnus ? C'est que le véritable héroïsme fuit l'éclat au lieu de le rechercher.

Tarbes s'était soumise au roi de France, et on voit par les récits contemporains que Charles V conquiert les villes autant par l'argent que par les armes. Il suivait en cela la politique de Philippe, roi de Macédoine, plutôt que celle d'Alexandre.

Montauban fut aussi une des premières villes qui s'affranchit du joug anglais (f). Un chevalier, nommé Ratier de Beaufort, négocia avec les bourgeois la soumission de la ville au nom du duc d'Anjou, gouverneur du Languedoc. Pour gagner à la cause française les principaux

citoyens, il leur distribua en secret dix mille sols d'or. Au mois d'août (1369), la ville secoua le joug de l'Angleterre, et le duc d'Anjou accorda aux habitants douze mille francs d'or et divers privilèges, entre autres l'exemption de subsides pendant vingt ans.

Ce marché d'argent est une tache pour Montauban, mais la gloire de Condom est restée pure et brille d'autant plus dans l'histoire.

Le duc d'Anjou se préparait à envahir la Guyenne, mais avant que l'armée française fût rassemblée à Toulouse, toute la Gascogne s'était insurgée. Charles V avait choisi le comte d'Armagnac pour un de ses commissaires dans le Languedoc, et le duc d'Anjou l'avait retenu au service du roi avec quatre cents hommes d'armes.

Parmi les seigneurs qui servirent la France dans cette guerre nationale, il en est dont les familles subsistent encore aujourd'hui. Nous en connaissons plusieurs à Condom, et nous citerons la famille de Galard et la famille de Bezolles (1) dont l'écusson figure au château de Versailles dans les salles des Croisades.

Pour défendre son duché le prince de Galles avait divisé ses forces en trois corps, dont l'un, commandé par Hue de Caurelée, chef de routiers, alla ravager l'Armagnac et le

(1) Anciens registres de Montauban.

comté d'Albret (1). La guerre se faisait à la manière espagnole (*guerillas*), c'était une suite de combats de partisans et de courses à travers le pays.

L'année même où Condom se déclarait pour Charles V, Philippine de Hainaut, reine d'Angleterre et mère du prince *Noir*, cette héroïne qui avait vaincu, en bataille rangée, les Ecossais et fait prisonnier leur roi David Bruce, en 1347, meurt à Londres et est enterrée à Westminster.

C'est aussi à la même époque que le fameux Jean Chandos, qui avait eu la gloire de faire Duguesclin prisonnier à la bataille d'Aurai, en 1364, périssait non loin de Poitiers dans un combat obscur (*g*) contre une troupe d'aventuriers, commandés par un chevalier breton, nommé Kerlouet.

La mort de Chandos fut fatale à la domination anglaise qui déclina toujours depuis lors. Edouard III, revenant aux conseils que lui avait donné Chandos, défend au prince de Galles, au mois de novembre 1369, d'exiger le *fouage* et offre une amnistie générale; mais il était trop tard, la Gascogne était devenue française.

En effet, presque toutes les villes du Querci, de l'Agenais et de la Gascogne s'étaient révoltées; la petite ville

(1) Froissart.

de Moncuq resta seule fidèle à l'ennemi de la France, et elle en fut punie plus tard par la perte d'une partie de ses franchises. Mézin fut aussi accusée de la même infidélité, et peut-être avec autant de raison. Mais il paraît que, plus tard, Mézin chassa aussi les Anglais, puisque la tradition a conservé à la porte par où ils sortirent le nom de *Porte des Anglais*.

CHAPITRE IV.

PREUVES DE LA DÉLIVRANCE DE 1369.

Pour la délivrance de Condom en 1369 il y a trois solutions : 1^o Est-ce l'apparition d'une armée française qui encourage le peuple à expulser les Anglais? 2^o La garnison effrayée de l'hostilité des Condomois se retire-t-elle d'elle-même à Mézin? 3^o Le peuple chasse-t-il la garnison anglaise sans avoir aucun secours étranger? La première solution ne peut être admise, car l'armée du duc d'Anjou, qui se mit plus tard en campagne, n'était pas encore prête en 1369. Il en est de même de la seconde, car la garnison anglaise occupant une citadelle, il serait trop étrange d'admettre que la seule irritation des esprits et de simples démonstrations l'auraient mise en fuite. La troisième solution est donc la seule vraie, et c'est aussi celle qui est conforme à la tradition populaire.

Selon cette tradition, l'insurrection aurait commencé dans le faubourg du Prado, où le prince de Galles avait

son palais. Après l'avoir pris d'assaut, le peuple, vainqueur, se serait porté aux différentes portes de la ville, et enfin au château où s'était retirée la plus grande partie de la garnison. Mais, après une défense opiniâtre, les Anglais auraient été forcés d'abandonner la citadelle et seraient sortis de Condom par le faubourg et le pont de Barlet.

Si on demande où sont les preuves matérielles de cette expulsion des Anglais, voici la réponse : à défaut d'historien qui raconte en détail la délivrance de Condom nous avons une tradition non interrompue jusqu'à nos jours ; la tradition ne peut mentir, elle est l'histoire orale à défaut de l'histoire écrite.

Si les détails nous manquent sur l'insurrection de 1369, les Bénédictins confirment la tradition locale, et il en résulte que les Condomois expulsèrent, par leurs seules forces, la garnison anglaise de la ville et de la citadelle. La charte donnée par Charles V prouve la vérité de cette tradition ; le fait historique est donc irrécusable et le voilà réduit à sa plus simple expression.

La date précise de l'expulsion des Anglais nous est fournie par la charte du duc d'Anjou qui récompense les Condomois de leur fidélité à la France,

..... « Il commit (*Tit. scell. de Gagn.*), à la fin du
» mois de décembre 1369, Gui, seigneur de Sévérac,
» chevalier banneret, avec trois autres chevaliers et seize

» écuyers de sa suite, à la garde de la ville de Sainte-Afri-
» que en Rouergue.

» Enfin, il accorda (*Thr. des ch. reg.* 453 et 177), vers le
» même temps, divers privilèges: 1^o aux habitants de
» Condom, qui, depuis six mois, étaient revenus sous
» l'obéissance du roi; 2^o à ceux de Négrepelisse en Querci,
» qui en avaient fait autant.

» Ainsi, à la fin de l'an 1369, presque tout le Querci et
» le Rouergue avec une grande partie de la Gascogne, an-
» ciens membres de la Languedoc, s'étaient mis sous
» l'autorité du duc d'Anjou, gouverneur de cette pro-
» vince, avec les comtés d'Armagnac, de Comminges,
» etc. » (*Histoire générale de Languedoc*).

En rétrogradant de la fin de décembre à la fin de juin,
il y a six mois; nous sommes donc reportés précisément
au 29 juin précédent, fête de St-Pierre, date de la déli-
vrance de Condom selon la tradition locale.

Comme le témoignage des historiens est d'accord avec
la tradition, les preuves de la délivrance de Condom, en
1369, sont évidentes. Tous les auteurs racontent qu'il y
eut une insurrection générale contre les Anglais. Pour
soutenir que Condom ne s'est pas insurgée, il faudrait
pouvoir prouver que cette ville a été une exception; ce
que rien ne peut justifier. Condom en avait appelé à Char-
les V de la tyrannie du prince de Galles. Lorsque toute la

Gascogne s'était insurgée et que toutes les villes d'alentour s'étaient affranchies, comment pourrait-on dire que Condom seule serait restée asservie au joug anglais? L'esprit belliqueux des Condomois et leur horreur de l'étranger réfutent cette supposition.

Les Bénédictins placent l'insurrection de Condom à la fin de juin 1369, et cette date a été admise, sans difficulté, par M. Samazeuilh et par d'autres historiens. M. Delpit, qui a exploré avec un grand soin les archives de Condom, établit dans une note inédite que cette ville était anglaise au mois de mai 1369 et qu'elle redevint française à la fin de juin de la même année.

On pourrait ici faire une objection sur l'antériorité des lettres patentes du duc d'Anjou. Elles sont en effet du 13 mai 1369, mais il faut les considérer comme un *pacte* conclu par anticipation avec les consuls. La ville attendait le moment favorable, et lorsque Condom eut chassé les Anglais le roi Charles V confirma les privilèges accordés par son frère, à l'exception de la cloche de la commune.

Par des lettres datées de Toulouse, le 6 août 1369, le duc d'Anjou concède aux consuls de Condom le droit de *jouer des profits et émoluments des fossés et remparts de la ville*.

Ces privilèges sont confirmés par Charles VI en décembre 1397.

Pendant son séjour à Condom, en 1442, Charles VII confirme les privilèges accordés par ses prédécesseurs et

y ajoute le plus important, celui de la *Montre-d'Armes*, afin de perpétuer le souvenir de l'expulsion des Anglais.

Le recueil des ordonnances des rois de France contient les privilèges accordés à Condom en récompense de sa fidélité.

Par une seconde charte du mois de novembre, même année (1369), Louis, duc d'Anjou, permet aux Condomois « de se servir de la monnaie marquée au coin du prince de Galles, dont ils faisaient usage au temps de leur obéissance à ce prince. » — Condom n'était donc plus anglais au milieu de l'année 1369.

Charles V confirme ces privilèges, à Paris, le 4 janvier 1369 (1370) (1), par des lettres patentes.

Nous donnons ici la traduction de la charte de Charles V.

Lettres de Charles V qui confirment celles du duc d'Anjou.

Préambule.

« Charles, par la grâce de Dieu, roi des Français, à
tous présents et à venir, salut :

(1)..... Sous Charles V l'année commençait à Pâques, et cet usage a continué jusqu'à Charles IX. Ainsi, les mois de janvier et de février étaient alors les derniers mois de l'année.

» Il nous a été présenté des lettres du duc d'Anjou,
» notre cher frère et lieutenant dans le Languedoc, de la
» part de nos chers consuls et habitants de notre cité de
» Condom, en leur nom et en celui de la communauté. »

Ces lettres contiennent ce qui suit :

Lettre du duc d'Anjou.

« Louis, fils du roi des Français et frère du roi notre
» seigneur, son lieutenant dans le Languedoc et comte
» d'Anjou, à tous ceux qui verront ces lettres, salut :

» Comme nos chers consuls de la cité de Condom, au
» nom de la commune, de tous et de chaque habitant,
» reconnaissent fidèlement notre susdit seigneur pour
» leur roi et le suzerain du duché d'Aquitaine, et son
» droit de suzeraineté, comme ils ont adhéré à l'appel du
» comte d'Armagnac, et que des dommages leur ayant été
» faits récemment par le prince de Galles et ses officiers,
» ils en ont appelé à notre roi, comme leur suzerain.
» Maintenant ils craignent que le duc d'Aquitaine ou ses
» gens n'attaquent, à cause de cet appel, leurs personnes
» ou leurs biens, ou ne leur portent préjudice; c'est pour-
» quoi ils nous ont supplié d'y pourvoir en leur donnant
» un secours opportun.

» 1^o Favorable à cette supplique, nous promettons
» notre appui aux consuls de Condom, aux habitants

» voisins et à chaque personne. Si, à cause de l'appel, le
» prince de Galles, le roi d'Angleterre ou ses officiers font
» la guerre ou font tort à la ville de Condom, à ses con-
» suls ou à ses habitants, nous leur donnerons, à leur
» réquisition, un puissant secours, et nous les aiderons
» par tous les moyens, même aux dépens du roi notre
» seigneur.

» 2^o De même. Nous leur avons promis de confirmer
» tous les privilèges, usages, libertés, franchises, cou-
» tumes et constitutions accordées jusqu'à présent à la-
» dite ville; et par la teneur des présentes, par l'autorité
» royale dont nous sommes investi dans cette province,
» nous les ratifions de notre science certaine et de notre
» grâce spéciale, approuvons et confirmons, et nous les
» ferons confirmer par le roi notre seigneur, quand même
» ils n'auraient pas passé par la Chambre des Comptes.

» 3^o Nous avons promis, et par la teneur des présentes,
» par l'autorité royale, et de notre science certaine nous
» promettons qu'il y aura désormais et pour toujours,
» dans la cité de Condom, un lieutenant du sénéchal qui
» y fera sa résidence; qu'il sera créé et institué par le
» sénéchal d'Agen, et qu'il connaîtra pleinement et ju-
» gera de toutes causes, tant civiles que criminelles, et
» des appels ressortant de ladite cité, et même de toute
» la judicature et assise de Condom, principalement
» lorsque les consuls eux-mêmes et les habitants ont,

» comme ils le disent, l'assise propre dans la cité et
» qu'ils ne sont pas tenus de venir dans celle d'Agen.

» 4^e De même. Nous avons promis et, par la teneur des
» présentes et notre autorité, nous promettons d'insti-
» tuer dans la ville de Condom un trésorier ou percepteur
» royal, qui y fasse sa résidence et y demeure désormais
» sous le nom de trésorier, et qu'il en soit ainsi jusqu'à
» ce que la ville d'Agen puisse venir à l'appel du roi,
» notre seigneur; ce trésorier y recevra, au nom et par
» l'autorité du roi, ou par la nôtre, les émoluments de
» ladite ville et de la sénéchaussée, appartenant au roi,
» notre seigneur, et il y fera tout ce qui regarde l'office
» de trésorier ou percepteur royal.

» 5^e De même. Nous avons promis et, par la teneur des
» présentes, et par l'autorité dont nous sommes investi,
» nous promettons, en cas que le roi, notre seigneur,
» nous-même, ou le duc d'Aquitaine feraient fabriquer
» des monnaies dans le duché, qu'il en sera fabriqué de
» semblables dans la ville, et nous y établissons un
» maître des monnaies et des monétaires.

» 6^e De même. Nous voulons et nous avons accordé
» aux consuls, et par la teneur des présentes, par l'auto-
» rité royale, nous leur permettons d'avoir, au nom de
» la communauté, une grande et haute cloche dans la
» maison-commune, ou ailleurs, selon qu'il leur con-
» viendra, pour rassembler la communauté, et de battre

» et faire battre cette cloche aux heures convenues, au
» lieu et en temps opportun.

» 7^o De même. Comme jusqu'à présent, à l'arrivée de
» nouveaux seigneurs dans la ville de Condom, les con-
» suls, ainsi qu'ils l'assurent, prêtent le serment de léga-
» lité selon la forme contenue dans la concession qu'ils
» ont obtenue, nous leur avons accordé de prêter un sem-
» blable serment auxdits seigneurs ou à tout autre, soit
» au sénéchal ou à son lieutenant dans ladite ville, mais
» non dehors ou ailleurs, et comme il est prévu dans la
» concession susdite, et sans qu'ils puissent y être forcés.

» 8^o De même. Nous voulons et nous avons accordé aux
» consuls, aux voisins et à chaque habitant de la même
» cité, et nous accordons par la teneur des présentes, que
» le paréage qui a eu lieu jusqu'à présent, entre le duc
» d'Aquitaine d'une part et l'abbé actuel de Condom
» de l'autre, et ce qui y est contenu, selon la teneur et
» forme, soit maintenu sans aucune infraction et déro-
» gation, sauf toutefois le droit royal et de suzeraineté et
» tout droit étranger.

» 9^o De même. Nous avons promis aux mêmes consuls
» que nous accomplirons toutes les choses susdites, et
» tout ce qui est contenu dans toute lettre obtenue de
» nous cette année, et qui ont été concédées et promises,
» et que nous ne révoquerons rien et ne ferons rien pour
» les révoquer en tout ou en partie; que si nous le

» faisons nous annulons d'avance tout ce qui a été ou sera
» accordé de contraire et nous ordonnons qu'il n'ait aucun
» effet.

» Maintenant nous défendons, par la teneur des pré-
» sentes, au sénéchal d'Agén et aux autres officiers du roi,
» d'obéir à toute lettre contraire, parce que nous voulons
» qu'il en soit ainsi, et nous l'avons concédé aux consuls
» et à la communauté, aux voisins et à chaque habitant
» de la cité de Condom, de notre science certaine, de
» l'autorité royale dont nous sommes investi dans cette
» province et de grâce spéciale.

» En témoignage de quoi nous avons apposé notre sceau
» aux présentes lettres.

» Donné à Toulouse le xiii du mois de may m ccc lxiix.»

(Fin des lettres du duc d'Anjou).

Confirmation de Charles V.

» Pour nous, ayant égard à l'héroïque manifestation de
» vraie fidélité qu'ont faite pour nous les consuls eux-
» mêmes et les habitants de Condom, nous louons, nous
» approuvons les lettres précédentes et tout leur contenu;
» de notre science certaine, de notre autorité et pouvoir,
» et de grâce spéciale, nous les confirmons par la teneur
» des présentes, excepté l'article ou la concession faisant
» mention de la cloche tenue par les consuls et habitants

» dans la même cité. Cet article ou cette concession des
» mêmes lettres nous ne voulons point qu'il ait lieu, et
» pour cause : nous mandons au sénéchal d'Agen et aux
» autres justiciers et officiers de notre royaume, ou à
» leurs lieutenants présents et à venir, et à qui il appar-
» tiendra de faire user et jouir en paix de notre grâce et
» de la confirmation présente, les consuls et habitants et
» la communauté de la cité de Condom, de ne les molester
» en rien et de ne pas permettre qu'ils soient molestés,
» révoquant tout ce qui peut y être contraire. Pour y
» donner une perpétuelle stabilité, nous faisons placer
» notre sceau aux présentes lettres, sauf notre droit et
» celui d'autrui.

» Donné à Paris, au mois de janvier de l'an de Notre-
» Seigneur M CCC LXIX (1370) et le sixième de notre règne.»

Voici les deux premières lignes du texte latin, de la confirmation de Charles V :

*Nos verò attendentes veræ fidelitatis constantiam quam ipsi
consules et habitantes ergà nos habuerunt, etc.*

Ce texte mérite une attention spéciale à cause de son importance. Nous voyons par les mots : *veræ fidelitatis constantiam*, que Charles V rend témoignage non-seulement à la fidélité des Condomois, mais au courage qu'ils ont manifesté pour sa cause. C'est le sens du mot *constantiam*, et ce mot n'aurait pas ce sens s'il ne s'appliquait

immédiatement à quelque fait important. Or, la date du mois de janvier 1370 nous porte à conclure qu'il y a ici une allusion à l'expulsion des Anglais qui vient d'avoir lieu à la fin de juin de l'année précédente. Vu le peu d'années qu'avait régné Charles V en 1370, le mot *constantiam* ne peut avoir la signification de *durée*.

Nous trouvons donc ici une nouvelle preuve que la délivrance de Condom a eu lieu entre ces deux dates, 13 mai 1369 que porte la charte du duc d'Anjou, et janvier 1370 que porte la charte royale, et, à nos yeux, la lettre de Charles V, quoique restrictive, a une plus grande valeur que celle du duc d'Anjou, qui prodigue à Condom les grâces et les faveurs. Cette lettre nous prouve clairement combien le roi tenait à la possession de Condom. Cette ville avait donc une grande importance à ses yeux. L'expression : *nous louons, nous approuvons les lettres précédentes*, ajoute beaucoup et est un titre d'honneur. Pourquoi des louanges si Condom n'avait bien mérité du roi de France?

CHAPITRE V.

DÉLIVRANCE DE 1374.

Pendant l'insurrection de 1369, le prince de Galles était retenu à Bordeaux par une maladie de langueur et il ne put se venger immédiatement de la révolte de Condom, préoccupé d'ailleurs de rassembler des forces pour résister au duc d'Anjou qui menaçait la Guyenne.

L'armée était prête; le duc d'Anjou, ayant sous ses ordres Duguesclin, se met en campagne (1370). L'armée s'élevait à 17,000 combattants, savoir: 2,000 lances, 6,000 fantassins, en comptant les arbalétriers génois, et 1,000 routiers ou gens de compagnie. Parmi les principaux chefs se trouvaient Jean I^{er}, comte d'Armagnac, et le sire d'Albret. A l'approche de l'armée, Moissac ouvre ses portes. Le duc d'Anjou entre dans l'Agenais, et Agen, Tonneins, Aiguillon se soumettent, ainsi que d'autres places.

Sir Hugues de Calverley avait quitté la Gascogne après l'insurrection de cette province, et le prince de Galles

lui avait donné le commandement de Limoges. Mais l'évêque livra la ville au duc de Berry. Le prince anglais, ayant juré de la reprendre, vint l'assiéger, et, l'ayant prise d'assaut, il fait massacrer sous ses yeux toute la population qui criait merci (octobre 1370).

Le bruit du sac de Limoges avait jeté partout la terreur. Quelle gloire pour les Condomois d'avoir osé braver le ressentiment du prince de Galles, ce héros maladif, aussi haineux que féroce, aussi impitoyable qu'il était pâle, cet agonisant qui semblait se plaisir à s'entourer de cadavres, à mesure qu'il voyait la faulx de la mort s'approcher de plus en plus de son front, tour-à-tour courbé par la maladie et redressé par l'orgueil !

Les Condomois craignant avec juste raison d'être assiégés par l'armée anglaise, le duc d'Anjou, par des lettres datées de Toulouse (novembre 1370), leur permet d'employer les pierres de l'hôpital St-Jacques à la construction d'un mur d'enceinte pour le faubourg de la Bouquerie. Mais la colère du prince de Galles était déjà moins redoutable, car, épuisé par l'effort de sa rage, il était revenu à Bordeaux pour y voir mourir son fils aîné. Ce dernier chagrin met le comble à sa mélancolie; il s'embarque tristement (1371) pour aller s'éteindre à Londres dans un lent oubli.

L'année suivante, l'armée anglaise reprend l'offensive, mais les bourgeois de Poitiers (*h*) et de La Rochelle (*i*) se

délivrent par un stratagème du joug britannique, pendant que Condom retombe, selon toute probabilité, au pouvoir de l'Angleterre. On voit en effet, dans les historiens du temps, que les Anglais étant rentrés en Gascogne avaient reconquis la plupart des villes, tandis que le duc d'Anjou, dans une seconde campagne, prenait Figeac et Penne en Agenais (1372).

Pour admettre avec Dupleix une seconde délivrance en 1374, il faut que Condom ait été reprise par les Anglais. Si ce fait n'est pas constaté par les Bénédictins, c'est qu'il y a des lacunes dans leur histoire; mais les plus grandes probabilités nous font admettre cette reprise que M. Samazeuilh regarde comme un fait certain (t. 1^{er}, p. 437).

La preuve que les villes passaient rapidement de la France à l'Angleterre, et réciproquement, résulte de l'exemple de Penne d'Agenais qui, ayant été reprise par le duc d'Anjou, en décembre 1372, est nommée parmi les villes reprises en septembre 1374. Elle était donc tombée de nouveau dans l'intervalle au pouvoir des Anglais.

La guerre féodale que se faisaient, en 1372, Gaston de Foix et Jean d'Armagnac favorisait les progrès des ennemis, et il faut remarquer que la ville de Condom se trouve placée entre la Guyenne et les états du comte de Foix, allié de l'Angleterre. La ligue conclue contre Gaston entre Jean d'Armagnac, qui s'intitulait *par la grâce de Dieu*, Arnaud Amanieu, sire d'Albret, Menaud de Barbazan et

beaucoup d'autres seigneurs gascons, est renouvelée à Lavardens le 7 janvier 1372.

Le duc d'Anjou étant revenu de Paris à Toulouse convoque la noblesse de Languedoc pour le 8 février 1372, afin d'arrêter les Anglais qui cherchaient à pénétrer dans la province, avec l'aide du comte de Foix. Figeac et Penne d'Agenais étaient retombés au pouvoir des Anglais. En décembre, le duc d'Anjou reprend Penne, après en avoir fait le siège. Les Bénédictins ne donnent point de détails sur la guerre en Gascogne pendant cette année où nous conjecturons, d'après la plus grande probabilité, la reprise de Condom par les Anglais.

Le duc d'Anjou fait une expédition dans le Bigorre (1373), mais les détails en sont inconnus. Jean I^{er}, comte d'Armagnac, étant mort, son fils Jean II lui succède et continue la guerre contre le comté de Foix.

Les hostilités ne cessent qu'à la trêve du 5 septembre; la paix ne fut entièrement conclue que le 9 janvier 1377; alors le comte de Foix embrassa le parti français.

Jean II d'Armagnac sert la France, en qualité de capitaine-général, sous les ordres du duc d'Anjou (1373). L'année suivante, ce prince, accompagné de Duguesclin, fait une campagne dans le Bigorre. L'armée s'empare de St-Sever-de-Marsan et menace de près Condom. Duguesclin prend le château de Lourdes et le met à feu et à sang. Il va assiéger Marciac, mais une suspension d'armes met un terme à ses conquêtes.

Sans attendre l'arrivée de l'armée-française, Condom avait chassé la garnison anglaise.

Voici ce que dit l'historien Duplex : (j)

« La ville de Condom n'attendit pas l'arrivée du duc
» d'Anjou; ains chassa les Anglais à vive force tant de la
» ville que du château (les vieilles masures duquel ont été
» démolies naguère), et les Anglais qui réchappèrent du
» massacre s'enfuirent en la ville de Mézin, à deux lieues
» de là, où ayant été reçus, les Mézinois (comme mauvais
» Français) ont été appelés Anglais, et ce sobriquet leur
» demeure encore. Charles VII, en mémoire de ce bon
» service des Condomois, leur donna ce privilège de faire
» annuellement une *Monstre en Armes*, à pareil jour (qui
» est le 29 de juin, fête de St-Pierre et de St-Paul), ce
» qu'ils continuent encore aujourd'hui, quoiqu'ils aient
» grandement relâché de l'ancienne magnificence. »

Condom est aussi nommée par Froissart parmi les villes qui ouvrirent leurs portes à l'armée française en 1374. Le chroniqueur nomme Condom entre St-Macaire et Ste-Bazille, au-dessous de Marmande. Cette position qui marque peu d'ordre dans le détail géographique ne nuit en rien à la vérité du fait historique.

A cette époque, l'irritation contre les Anglais étant portée au dernier période, à l'approche de l'armée du duc

d'Anjou, toutes les villes ouvraient leurs portes, comme l'assure Froissart.

.
« Si se partit de Toulouse le septième jour de
» septembre l'an de grâce mil trois cent et soixante-qua-
» torze, aussi étoffement et plus que quand il fut en la
» Haute-Gascogne; et étoient avec lui, par manière de ser-
» vice, l'abbé de Saint-Silvier, le vicomte de Castelbon, le
» sire de Châtel-Neuf, le sire de l'Escun et le sire de Mar-
» san; et firent tant par leurs journées qu'ils vinrent de-
» vant La Réole. Tout le pays tremblait devant. Cils de La
» Réole, qui ne désiroient autre chose qu'ils fussent Fran-
» çois, s'ouvrirent tantôt et se mirent en l'obéissance du
» roi de France. Aussi firent cils de Langon, de St-Ma-
» quaire, de Condon, de Sainte-Bazille, de Pertudaire, de
» Mauléon, de Dion, de Sebillac, et bien quarante que
» villes fermées, que forts châteaux qui à point de fait se
» tournèrent. Et la darraïne ville ce fut Auberoche. Ni
» rien ne se tenoit ni duroit en celle saison devant les
» François; et légère chose était à faire, car ils désiroient
» à eux rendre, et si ne leur alloit nul au devant.» (Frois-
sart, t. 1^{er}, chap. 376).

D'après les citations que nous venons de faire, on voit que Dupleix est parfaitement d'accord avec Froissart, quand il parle de la délivrance de Condom, en 1374. Aussi sommes-nous étonné que le savant M. Samazeuilh n'admettè

pas ce mouvement insurrectionnel, d'autant plus que ce second mouvement ne nuit en rien à la réalité du premier. D'ailleurs, cet historien ayant admis la reprise de Condom par les Anglais, en 1372, il faut nécessairement que cette ville ait été reprise par les Français.

La ville de Condom, mêlée à toutes les guerres contre les Anglais, a la gloire de s'être délivrée plusieurs fois du joug étranger. Placée entre Toulouse et Bordeaux, et plus en relation avec Toulouse, Condom s'appuyait sur le Languedoc contre la Guyenne, et sur Paris contre Londres. Le Condomois était une marche, un pays flottant entre le Languedoc et la Guyenne, mais le commerce avec l'Angleterre était avantageux, et se rallier à la France, c'était immoler ses propres intérêts.

Remarquons ici, à la gloire et à l'honneur de la ville de Condom, qu'elle a, chaque fois qu'elle l'a pu, secouru le joug de la domination anglaise. L'esprit national seul la portait à embrasser le parti français.

Les causes des insurrections successives de Condom ont toujours été l'injustice du *fouage* ou impôt contraire aux franchises de la ville : la pesanteur du joug anglais plein d'orgueil et de dédain pour le pays; l'inquiétude des esprits qui se manifeste souvent dans le cours de l'histoire; enfin, l'incompatibilité naturelle de race entre les Français et les Anglais, les hommes du Nord et ceux

du Midi, le flegme lourd et froid de l'insulaire et la vivacité spirituelle du Gascon.

Les deux partis étant lassés de la guerre, une trêve est signée à Bruges (27 juin 1375) entre les deux couronnes, et le prince de Galles, dévoré d'ennui et de chagrin, meurt dans sa patrie (1376). Il est enterré auprès de sa mère dans l'abbaye de Westminster.

Ce prince, dont la gloire avait été souillée par le sac de Limoges, a laissé une réputation chevaleresque dont la Grande-Bretagne s'enorgueillit encore aujourd'hui.

Thomas Felton, lieutenant du roi d'Angleterre en Guyenne, aliène les esprits par sa tyrannie. (k)

C'est au milieu de cette décadence générale des armes anglaises sur le continent que Richard de Bordeaux, fils du prince de Galles, succède à son aïeul, Edouard III (1377). Profitant des embarras que donne à l'Angleterre la minorité d'un roi, le duc d'Anjou et Duguesclin attaquent la Guyenne, et en trois mois ils enlèvent trois cents places aux Anglais. Pendant que le duc d'Anjou continue la guerre en Guyenne (1378), Duguesclin commande dans le Languedoc.

Le peuple commence à comprendre la liberté et à s'indigner des abus et des vexations du gouvernement (1379). Le Languedoc, la Flandre et la Bretagne se révoltent à la fois. L'avarice du duc d'Anjou étant devenue intolérable, Charles V se voit forcé de lui retirer le gouvernement

du Languedoc dépeuplé par la misère générale. En Flandre, les troubles avaient pour cause la rivalité de la noblesse et de la bourgeoisie, et en Bretagne la confiscation du duché et l'établissement de la gabelle. Cette révolte de la Bretagne avait fait perdre à Duguesclin l'épée de connétable qu'il avait fièrement renvoyée au roi. Il la reprend sur des instances réitérées, et étant allé assiéger Château-Neuf-de-Randan (1380), il meurt après la capitulation. Mais, par une singularité qui couronne dignement une si glorieuse vie, c'est à son cercueil que le gouverneur rend les clefs de la forteresse. Charles V ne tarde pas à le suivre dans la tombe, sous les arceaux de St-Denis, enrichis des cadavres des rois.

Charles V n'avait que 43 ans quand il mourut. Son état maladif était attribué à un poison lent que Charles-le-Mauvais, roi de Navarre, lui avait donné dans sa jeunesse. Ce roi qui n'avait trouvé que l'anarchie en montant sur le trône y laissa un principe nouveau de liberté, quoiqu'il eût cherché à le comprimer. En dépit de l'opposition des princes et des barons, les idées modernes s'étaient fait jour à travers les ténèbres épaissies par l'ignorance et la féodalité.

Nous ne pouvons achever le tableau de cette époque sans ajouter quelques traits caractéristiques qui peignent ce roi mystérieux.

Charles V, à qui est due la première expulsion des

Anglais, était un prince dont le type semble emprunté à l'histoire de l'Orient. A le voir enfermé dans son palais des Tournelles, on dirait un de ces sultans de Damas ou du Caire qui gouvernent un empire du fond d'une impénétrable retraite, et confient à des visirs tous les soins de l'activité matérielle, ne se réservant que la pensée qui conçoit et ordonne. L'histoire dit peu de chose de ce prince, ignoré des provinces, parce qu'il ne quittait jamais Paris. Comme il n'était ni chevalier, tel que Philippe de Valois et Jean-le-Bon, ni guerrier aventureux comme Louis VIII, encore moins dévot, comme Louis IX, il tient sa place entre Philippe-le-Bel et Louis XI, demi-baron, demi-bourgeois, mixte dans sa politique ainsi que dans sa sagesse. En effet, s'il a mérité le titre de sage, c'est dans le sens négatif, parce qu'il ne fit rien des folies de ses prédécesseurs. Maladif, calme et circonspect, il craignait les batailles, et il eut le bonheur de recouvrer, presque sans combats, toutes les provinces que la France avait perdues, plus encore par l'extravagance des barons français que par l'habileté des Anglais. Économe, patient, froidement cruel, il fit bâtir la Bastille (1369) pour tenir en bride la bourgeoisie de Paris qui avait effrayé sa jeunesse, et il employa des corps de chevaliers bretons et de routiers, afin d'avoir sous la main un contre-poids aux troupes féodales que lui fournissaient souvent à contre-cœur de turbulents vassaux. Redoutant à la fois l'orgueil des

barons et l'esprit de liberté des villes, il préférait des troupes mercenaires à une armée nationale. Il lui fallait un grand homme de guerre pour exécuter au soleil ce qu'il avait médité dans l'ombre; il eut le bonheur de le rencontrer dans Duguesclin, et cette intelligence qui restait immobile put frapper partout avec une héroïque épée placée dans une main étrangère.

Ce qui nous étonne, c'est que Machiavel, dont une telle politique semble l'idéal, n'ait pas nommé Charles-le-Sage parmi ses héros mêlés de bien et de mal. Mais il faut observer que, tout entier à l'Italie, Machiavel ne s'est pas préoccupé de la France dans ses études sur les rois qui, dès le moyen-âge, ont devancé les temps modernes.

L'époque du règne de Charles V est une ère nouvelle. Alors se manifeste dans notre histoire la nationalité française. Jusque-là il y avait peu de liens entre le nord et le midi, l'est et l'ouest. La Gascogne ne s'inquiétait guère de la Normandie, ni la Bretagne de la Provence. L'unité naquit du sentiment général de haine contre l'étranger. Les brigandages des armées anglaises, les victoires de Crécy et de Poitiers, la tyrannie des princes d'Angleterre, amenèrent une réaction généreuse; il n'y eut en France qu'un seul cri : chassons les Anglais ! et la nationalité française fut fondée. Jusqu'alors les guerres étaient plus féodales que nationales; les barons combattaient à la tête de leurs vassaux sans que les villes s'en émussent

beaucoup. Mais, dans cette guerre contre l'étranger, toutes les villes se montrèrent pleines de patriotisme, souvent les milices seules expulsaient les troupes étrangères, maîtresses des forteresses. C'est ainsi que Condom s'insurgea et chassa de son château la garnison anglaise.

En racontant l'histoire de Condom, c'est surtout dans les récits de Froissart que nous avons puisé le détail des événements. Le véritable historien du *xiv^e* siècle c'est Froissart. Cet ignorant chroniqueur est en quelque sorte la chevalerie faite homme. Nul n'est plus imbu de l'esprit du temps et des idées romanesques des barons. Comme il écrivait ses récits de guerre et de fête pour les manoirs féodaux, il est resté longtemps entre les mains des belles châtelaines, près des hautes cheminées des vastes salles gothiques, et par le charme des aventures et le naïf coloris de son style, il faisait les délices des veillées d'hiver, à l'heure où le vent orageux s'engouffrait dans les créneaux et où l'aile des oiseaux de proie battait les vitraux peints des tourelles blasonnées.

CHAPITRE VI.

PREUVES DE LA DÉLIVRANCE DE 1374.

Pour la délivrance de Condom en 1374, il y a trois solutions: 1^o Les Français enlèvent-ils cette ville aux Anglais comme le disent les Bénédictins? 2^o La garnison anglaise, voyant la mauvaise volonté des habitants de Condom, et menacée d'un siège, se retire-t-elle à Mézin? 3^o Les bourgeois chassent-ils la garnison sans attendre l'arrivée des Français? La première solution ne fait que raconter la délivrance de Condom d'une manière vague; il faut en revenir aux détails des deux solutions suivantes: Si on dit que la garnison se retire; à cause de la malveillance des habitants, c'est déjà admettre une chose favorable aux Condomois et ouvrir la voie de la solution; mais nous allons au-delà en regardant la troisième opinion comme la plus probable. En effet, si les bourgeois attendent l'arrivée des Français, ils s'exposent à un pillage, il est donc plus naturel de penser qu'ils n'ont pas voulu attendre l'armée, afin de préserver leur ville de la fureur

des soldats. D'ailleurs le duc d'Anjou avait traité avec eux en 1369, ils désiraient revenir sous la domination française, objet de leurs regrets; leur patriotisme était d'accord avec l'intérêt présent. Voilà ce qui explique la délivrance de Condom par les habitants, sans l'intervention de l'armée, commandée par Duguesclin, sous les ordres du duc Louis de Bourbon et du duc d'Anjou.

Mais il reste encore une difficulté à résoudre. Les Bénédictins semblent indiquer le mois de septembre au lieu du mois de juin pour la délivrance de Condom, en 1374. Si la conciliation de ces deux dates était impossible, la tradition locale et l'autorité de Dupleix l'emporteraient à nos yeux sur le récit incomplet des Bénédictins. Mais Dupleix est d'accord avec les Bénédictins pour l'année 1374, et il est facile de concilier la différence de mois qui n'est qu'apparente, et disparaît avec un peu d'attention. En effet, les Bénédictins, comme Froissart, nomment Condom parmi les villes *enlevées* aux Anglais et ils placent cet *enlèvement* après la prise de La Réole, qui eut lieu le 27 août 1374. Les deux historiens du Languedoc semblent donc contredire la date du mois de juin admise par la tradition? Mais comme ils n'ont pas voulu donner de détails, ils se bornent, comme Froissart, à nommer en bloc toutes les principales villes qui passèrent alors des Anglais aux Français, sans préciser la date.

Ce mot *enlevèrent* exprime clairement que Condom ne

fut ni attaqué ni défendu. Qu'était donc devenue la garnison anglaise?... Sans doute elle avait déjà été chassée, deux mois auparavant, par les Condomois, et elle s'était retirée à Mézin comme le rapporte la tradition.

Après avoir rassemblé, à Toulouse, les communes de la province et en avoir obtenu un *fouage* pour soutenir la guerre, le duc d'Anjou se mit en campagne, le 14 juin, en se dirigeant vers le Bigorre, pour traiter avec le comte de Foix et pour soumettre les places dont les Anglais étaient les maîtres. Duguesclin vient le rejoindre et va prendre le château de Lourdes, tandis que le duc assiège et prend Mauvezin dans l'Armagnac, à moitié chemin de Toulouse à Condom. Après avoir traité avec le comte de Foix, le duc d'Anjou laisse le commandement de l'armée au connétable qui va assiéger Marciac, au diocèse d'Auch, et revient à Toulouse.

Comme il y a deux Mauvezin, l'un dans l'Armagnac, l'autre dans le Bigorre, un historien de la Gascogne a pu croire que le duc d'Anjou était allé assiéger Mauvezin dans le Bigorre; mais la rapidité de l'expédition et les dates trop rapprochées du départ de Toulouse et du retour, donnent la plus grande probabilité à l'opinion qui admet le siège et la prise de Mauvezin d'Armagnac. Cette petite ville, ancien chef-lieu du vicomté de Fezensaguet, conserve encore les ruines d'un château féodal.

C'est probablement après la prise de Mauvezin et de Lourdes que les Condomois, appuyés de l'effet moral produit par les succès de l'armée française, ont osé se délivrer une seconde fois du joug anglais. L'approche de Duguesclin avait suffi pour encourager les habitants de Condom à se révolter; leur prudence dans le complot et leur audace dans l'exécution firent le reste.

Le comte de Foix ayant ménagé entre la France et l'Angleterre une suspension d'armes jusqu'au 15 août suivant, les hostilités ne reprennent qu'à cette époque. Le 10 août, Duguesclin avait son quartier-général à Agen, et c'est là que le duc d'Anjou et le duc de Bourbon réunirent leurs forces.

Cette suspension d'armes ayant été conclue pour les mois de juillet et d'août, il en résulte que la délivrance de Condom ne peut être fixée qu'en juin ou en septembre; et ne pouvant logiquement admettre cette dernière date, nous sommes forcés d'adopter la première.

Il est donc facile de concilier les Bénédictins et Duplex. Les historiens du Languedoc disent que le duc de Bourbon et le duc d'Anjou *enlevèrent* les villes aux Anglais; mais cette expression n'exclut pas un mouvement des habitants qui aurait devancé celui de l'armée française (1), comme l'affirme Duplex. Du reste, *l'enlèvement* de la ville

(1) Vie de Louis III, duc de Bourbon.

prouve que, dans l'intervalle, elle était retombée au pouvoir des Anglais. Il y a donc eu une seconde délivrance sous Charles V.

Nul n'est prophète dans son pays. Il a suffi à l'historien Dupleix d'être de Condom pour que ses compatriotes récusassent son témoignage. Dupleix donne la date de la dernière expulsion des Anglais, et qui mieux que lui pouvait la connaître, puisqu'il avait été à même de puiser aux sources que nous n'avons plus? Mais on se plaît à faire des objections quand le témoignage de l'historien condomois n'en souffre pas. Il semble que l'esprit de contradiction domine les adversaires de Dupleix au point de les rendre inconséquents.

Voyons quelles sont les objections :

1^o Dupleix s'est trompé quelquefois ?

On peut dire la même chose de tous les historiens ;

S'est-il trompé ici ? la question est là.

2^o Les Bénédictins, Dom Vic et Dom Vaissette ne donnent que la date de 1369 pour la délivrance spontanée de Condom, puisqu'ils disent qu'en 1374 les Français *enlevèrent* la ville aux Anglais ?

Nous avons expliqué le sens de ce mot *enlevèrent* de manière à faire disparaître une contradiction qui n'est qu'apparente.

3^o On ne peut plus vérifier l'exactitude de la date en l'absence des documents perdus ?

Alors il y a force de chose jugée et la date est acquise à l'histoire.

Dans les questions douteuses il arrive souvent qu'on embrasse d'abord une opinion qui semble motivée, mais qu'à mesure qu'on étudie le problème il s'obscurcit de manière qu'on finit par être plus incertain qu'auparavant. Il n'en a pas été ainsi dans cette thèse, car notre opinion raisonnée a été bientôt fixée, et dans la suite, plus nous avons approfondi le problème et plus notre conviction s'est accrue. C'est qu'en étudiant la question, les nuages se dissipaient autour de nous et la clarté se faisait dans notre esprit.

CHAPITRE VII.

ORIGINE DE LA MONTRE-D'ARMES.

L'expulsion des Anglais ne s'appuie pas seulement sur la tradition, elle est confirmée par un symbole que le temps a consacré : c'est la *Montre-d'Armes* à la procession de la St-Pierre, jour anniversaire de la délivrance de Condom.

Cette procession se faisait alors la veille de la fête, et ensuite, sans doute beaucoup plus tard, elle fut remise au jour même, afin de lui donner plus de solennité. C'est pourquoi Dupleix place la *Montre-d'Armes* le jour de la fête, tandis que les anciens documents la placent la veille, jour de la foire. La concordance de la tradition et du symbole confirme le fait historique beaucoup mieux que n'eût pu le faire un chroniqueur du temps. *Vox populi, vox Dei*. La *Montre-d'Armes* est un véritable monument.

La procession de la fête patronale de Condom n'a pu être établie à l'occasion de l'expulsion des Anglais; elle a

dû exister dès la fondation de l'église abbatiale, sous l'invocation de St-Pierre, en 904. Les processions qui se faisaient au moyen-âge étaient toutes religieuses et n'avaient rien de politique; celles qui ont été instituées en mémoire de faits historiques, l'ont été par des vœux ou en actions de grâces. Ainsi, la procession d'Orléans fut établie en action de grâce de la délivrance de la ville assiégée par les Anglais et sauvée miraculeusement par Jeanne d'Arc (1429). La procession de Beauvais a été établie de même à l'occasion de la délivrance de cette ville assiégée par les Bourguignons, et qui dut son salut à l'héroïque patriotisme de Jeanne Hachette (1472). Avant d'aller assiéger La Rochelle (1627), Louis XIII établit par un vœu une procession annuelle, le 15 août. A l'occasion de la peste *Noire* de 1653, qui fut une épidémie locale, Condom fit vœu de faire tous les ans une procession, le lundi de la Pentecôte, et cette procession se fait encore aujourd'hui.

Ami des scènes de mœurs du moyen-âge, nous nous plaisons à nous transporter par la pensée dans ce xiv^e siècle où la foi remplaçait la science et où se manifestait dans la vie réelle la simplicité du cœur.

Quelle majesté dans ces longues processions qui se faisaient tous les ans, le 29 juin, jour anniversaire de la délivrance de Condom! Dès l'aube, les cloches de la

cathédrale appelaient aux pieds des autels la population en habits de fête. Après la messe, célébrée par l'évêque, le portail s'ouvrait et on voyait sortir en ordre les confréries d'artisans avec leurs insignes, les congrégations des veuves, des vierges et des enfants; les pénitents blancs et les pénitents noirs ou bleus avec leurs capuchons; les Bénédictins, les Jacobins, les Carmes, les Cordeliers, les Capucins, tous couverts de frocs de diverses couleurs; les consuls (*l*) à cheval, la tête couverte de chaperons mi-partie, et accompagnés des jurats (*m*); la sénéchaussée en habit de cérémonie; la milice bourgeoise qui faisait la *Montre-d'Armes*, glorieux symbole du fait héroïque. Le clergé séculier et les prieurs des couvents précédaient l'évêque, revêtu de ses habits pontificaux. Le prélat marchait sous le dais et bénissait le peuple prosterné sur son passage. Le chant des cantiques, le bruit des instruments, la fumée des encensoirs, la jonchée de fleurs et de verdure qui ornait les rues par où passait l'immense cortège, les cierges allumés, les bannières flottantes, l'ensemble des cérémonies, la joie des souvenirs, tout cela, vu sur les belles rives de la Baïse, à l'éclat d'un brillant soleil, souriait à l'âme religieuse qui se plaît à ces spectacles solennels où la religion déploie sa pompe et ses grandeurs.

Mais c'est de la *Montre-d'Armes* et non de la procession qu'elle accompagne qu'il faut nous préoccuper. Or, le

privilege de paraitre en armes à la procession de la St-Pierre n'a pas été donné par Charles V, après la délivrance de 1369; la *Montre-d'Armes* n'avait donc pas été encore illustrée par un coup d'éclat; mais si nous la reportons à 1374, en suivant Dupleix, nous aurons l'origine de cette démonstration si glorieuse. Il paraît que la noblesse du pays voulut s'opposer à cette *Montre-d'Armes*, dont la ville avait établi l'anniversaire, et que le roi Charles VII, pour récompenser les habitants de leur fidélité, comme l'avaient fait ses prédécesseurs, les confirma dans cet usage par un privilège spécial. Au moyen-âge, où tout était symbolique, chaque grand événement avait son signe, sorte d'armoiries parlantes, qui l'expliquait au vulgaire.

Pour bien faire comprendre l'origine de cette *Montre-d'Armes*, en 1374, il faut admettre l'expulsion des Anglais par les villes de la Gascogne elles-mêmes. Condom donna l'exemple, et Vie-Fezensac, Astaffort, Fleurance, La Sauvetat l'imitèrent et chassèrent les garnisons anglaises. Il paraît que, sous le prétexte de donner plus d'éclat à la procession patronale, les Condomois préparèrent une *Montre-d'Armes*, et qu'au signal convenu, quittant la procession, ils se portèrent tout-à-coup aux portes principales de la ville et au château, où ils surprirent les Anglais et les forcèrent de se rendre et d'abandonner la ville. La procession a donc facilité l'exécution du projet mûrement réfléchi de chasser la garnison.

Dolus an virtus, quis in hoste requirat ? (V.)

Ce stratagème fait honneur aux Condomois qui voulurent ainsi épargner l'effusion du sang. Ils se rappelaient en effet combien l'insurrection spontanée de 1369 avait été sanglante, et ils préférèrent ainsi cet ingénieux moyen de se délivrer du joug étranger. L'histoire de la délivrance de La Rochelle nous offre un fait analogue.

Il y a eu coïncidence entre la veille de la fête patronale de Condom et l'expulsion des Anglais. La foire de la St-Pierre avait lieu ce jour même, et comme cette foire était l'occasion d'un grand rassemblement, les Condomois, à la vue de leur multitude, durent prendre plus de confiance encore dans leurs forces. Comment, ont-ils dit, nous sommes dix mille, et cinq cents Anglais nous font la loi?.... (1)

Ainsi, on ne peut s'étonner que les deux délivrances de Condom, sous Charles V, aient eu lieu, à cinq ans de distance, le même jour et presque à la même heure.

Et qu'on ne s'étonne pas de la nombreuse population de Condom au xiv^e siècle. C'était une ville privilégiée,

(1) La garnison anglaise se composait précédemment de deux cents hommes d'armes et de cent archers; mais il est à croire que, dans la crainte d'un soulèvement, elle avait été renforcée à l'approche du duc d'Anjou.

tout à la fois ecclésiastique et municipale. Le Condomois était dans le Midi une sorte d'oasis au milieu des tristes déserts que faisait à l'entour la guerre, le brigandage des compagnies et l'excès des impôts. Il y avait une telle misère dans le Languedoc, à la fin du règne de Charles V, que le nombre des feux, dans la province, était descendu de 130 mille à moins de 100 mille. Des villages entiers abandonnaient en masse ce beau pays pour émigrer dans les contrées voisines où l'on espérait trouver un refuge contre la tyrannie du fisc. C'est ainsi que Condom a pu voir s'accroître peu à peu le nombre de ses habitants, et que la sage administration de l'évêque et des consuls, aidée de circonstances exceptionnelles, y a fait refluer des villes voisines l'industrie et le commerce : heureux fruits que la liberté fait éclore en paix sous son aile puissante!

On a été jusqu'à nier le fait même; mais est-il possible que les Condomois aient demandé un privilège au roi de France sans motif sérieux, et que ce privilège leur ait été accordé pour un événement imaginaire? Que n'auraient pas dit les villes voisines plus ou moins jalouses de cette outrecuidance de Condom qui se glorifiait si mal à propos! Or, je ne sache pas que jamais on ait accusé Condom à cet égard. Il faut donc en conclure la certitude du fait ou tomber dans un scepticisme ridicule.

Condom eût-il obtenu le privilège de cette *Montre-d'Armes* si l'expulsion des Anglais n'eût pas été glorieuse pour la ville ? Beaucoup d'autres villes avaient, à la même époque, expulsé les Anglais ; si donc aucune n'eut ce privilège le jour anniversaire, c'est que l'héroïsme condomois avait été remarqué comme un fait exceptionnel.

La *Montre-d'Armes* est le monument qui consacre la tradition. Il est donc probable qu'elle a pour origine le mouvement combiné de 1374. Comme les deux délivrances ont eu lieu à la fin de juin, la fête de St-Pierre en précise bien la date aux yeux de la foule, car elle fixe les souvenirs. C'est que le vulgaire comme les savants fait usage de la faculté qu'on nomme association des idées, et que désormais dans l'esprit des Condomois l'expulsion des Anglais et la fête de St-Pierre sont une association d'idées.

Il est vrai que la tradition a confondu les deux mouvements, et que les fêtes de 1369 et 1374 se sont fondues en une seule ; mais c'est là l'inconvénient de toute tradition orale de n'avoir jamais la précision de l'histoire. De là, les confusions de date et les difficultés chronologiques qu'on remarque dans tous les faits transmis de bouche en bouche à travers les siècles. La tradition est l'histoire non écrite ; elle est seule à l'usage du peuple qui ne sait pas lire. Comme la poésie, dont elle est un des éléments, elle se plaît aux images et aux symboles, et elle sera toujours moins scientifique qu'un livre ; mais

peut-être plus vraie, puisqu'elle appartient à un ordre d'idées plus général. Elle est plus près de la nature si elle est plus loin de la science.

Cette tradition est confirmée d'une manière irréfutable par une jurade du xvi^e siècle, dont voici la teneur :

Extrait d'une Jurade du 8 Juin 1564.

ASSEMBLÉE DES CONSULS ET DES JURATS DANS L'ÉGLISE
CATHÉDRALE DE S^t-PIERRE, A L'ISSUE DU SERMON,
JOUR DE DIMANCHE.

..... « Les consuls et les jurats remontrent, etc..... et
» parce qu'il est coustume de faire le *guet* en armes la
» veille au soir de la foire, et que à présent (à raison des
» guerres civiles) les armes sont prohibées, on met en
» délibération si l'on ira demander permission à mon-
» seigneur de Montluc, lieutenant pour le roi en Guyenne.

» A été arrêté par toute l'assistance : que la foire pro-
» chaine sera *décriée*; néanmoins pour *l'entretienement du*
» *privilege et coustumes de la ville*, qui est de faire la vespre
» de ladite foire le *guet* chacune année, l'on ira devers
» monseigneur de Montluc lui demander la permission
» de porter les armes audit *guet*. » (1)

(1) Voir la *Collection des Jurades* dans les archives de Condom.

Nous ajouterons à cette jurade une preuve nouvelle et irrécusable tirée des archives du parlement de Bordeaux.

« Le 7 janvier 1597 le parlement de Bordeaux, sous la
» présidence de M. Nesmond, rend un arrêt par lequel les
» jurats de la ville de Condom, qui sont ceux qui ont exercé
» le consulat, sont jugés faire un mesme corps avec les
» consuls qui sont en charge, et ne pouvoir estre précédés
» par personne qui n'aye droit de précéder les consuls.

« Ceux qui pour leur prud'homie, capacité et intelli-
» gence des affaires civiles et politiques, sont élus consuls
» à Condom, venant à quitter leur consulat ne sont pour-
» tant pas démembrés du corps de ville; ains laissant le
» nom de consul prennent celui de jurat et demeurent
» incorporés avec les consuls, comme leurs coadjuteurs,
» à l'administration publique.. et par observation
» immémoriale ont droit de se trouver et prendre rang,
» immédiatement après les consuls, en toutes assemblées
» générales ou particulières, soit aux processions solen-
» nelles, entrées du roi et autres, et avec les consuls
» faire le corps représentant l'université de la ville de
» Condom, participer à tous conseils, délibérations et
» honneurs publics, même aux plus célèbres, comme
» en l'année 1565 que le feu roi Charles fit son entrée en
» la ville de Condom, les jurats portaient, avec les consuls,
» le poêle où étoit Sa Majesté. *En une procession qui se fait*

» tous les ans la veille de Saint-Pierre, au mois de juin, où
» tous chefs de famille sont tenus de se trouver en armes et à
» pied, les jurats seuls avec les consuls, par privilège spécial,
» ont droit de s'y trouver à cheval. En l'absence des consuls,
» les jurats ont même pouvoir et autorité qu'eux en la
» ville et en la juridiction, pouvant prendre au corps tous
» malfaiteurs trouvés en crime flagrant, en faire procès-
» verbaux, et adhèrent tellement à la continuité de ce
» corps de ville qu'ils n'en peuvent être séparés que par
» forfaiture ou par la mort ; en laquelle encore eux, leurs
» femmes et enfants sont convoyés au sépulcre par les
» consuls en habit consulaire.

» Ces privilèges ont été attribués aux jurats dès la pre-
» mière fondation de leur ville, et si bien entretenus en
» eux, ou leurs prédécesseurs, qu'il n'est mémoire du
» contraire ; sans leur avoir été oncques porté aucun
» trouble ny empêchement en la possession et jouissance
» d'iceux, jusqu'à ce que les demandeurs, en la procession
» générale qui se faisait le propre jour de Pâques dernier,
» sans considération de la sainteté du jour, sans respect
» de la personne vénérable de leur prélat, évêque de
» leur ville, sans révérence des lieutenants, conseillers
» et autres officiers du roi présents, ni des consuls leurs
» magistrats, et sans craindre de profaner l'église de Dieu
» où ils étaient. La procession étant partie, et chacun
» ayant pris son rang accoustumé, et même les jurats ;

» les demandeurs sortant de quelques chappelles où ils
» s'estoient expressement embuschés, se ruèrent avec une
» telle violence sur les jurats, que non-seulement les
» déjcttèrent de leur place, mais aussi en renversèrent
» bon nombre par terre, qui fut cause d'un tel scandale
» et désordre que le sieur évesque s'en plaignit en chaire
» et blâma aigrement les demandeurs (les nobles et gens-
» d'armes) de leur insolence, pour laquelle la procession
» commencée et le service divin avait été interrompu.
» Cette réprimande sembla avoir quelque effet sur les
» demandeurs, qui se retirèrent aussitôt devers le sieur
» évesque, à l'arbitrage duquel ils se soubsmirent de ce
» différent, comme firent aussi les jurats; si bien qu'en
» présence de toutes parties et de leur consentement, le
» sieur évesque ordonna que les jurats demeureraient
» maintenus en leur rang, en tout lieux publics, comme
» ils avaient accoustumé de tout temps. De fait les jurats
» en la procession qui fut faite le lendemain de Pâques,
» au lieu de celle qui avait été troublée par les deman-
» deurs, tindrent leurs rangs après les consuls, en la
» mesme qualité qu'ils soulaient avant cet empêchement,
» sans que les demandeurs y contredissent; et toute fois
» depuis ils ont présenté la requête qui a esté plaidée.» (1).

(1) Plaidoyers et actions graves et éloquentes de plusieurs fameux
advocats du parlement de Bordeaux et arrêts sur ce intervenu. (Page
283, in-4°, Bordeaux 1613.)

L'origine de la *Montre-d'Armes* ne peut remonter au-delà de 1374, puisque la révolte de 1369 fut un mouvement populaire. Il faut donc prendre à la lettre le témoignage de l'historien Dupleix, conforme à la tradition. En ne plaçant l'origine de cette *Montre-d'Armes* qu'en 1434, date de la dernière délivrance de Condom, sous Charles VII, on la rapproche trop de l'époque où vivait Dupleix ; en la reportant en 1369 au milieu d'une insurrection, on ferait une chose absurde ; il faut donc de toute nécessité adopter 1374. D'après les documents que nous avons consultés, il est plus logique de la faire remonter à cette date. Dupleix avait sous les yeux les chartes de Condom quand il écrivait son histoire. De 1434 à l'époque de Dupleix il n'y a pas deux siècles, et on ne trouverait pas les conditions d'une assez longue durée. Si Charles V n'a pas accordé aux Condomois le privilège de cette *Montre-d'Armes*, c'est qu'il cherchait à diminuer l'importance des bourgeoisies, bien loin de vouloir l'augmenter, n'ayant en vue que d'étendre son pouvoir royal. Ne soyons donc pas surpris du mauvais vouloir de ce roi, puisqu'il avait déjà refusé de confirmer le droit donné aux consuls, par le duc d'Ajou, d'avoir une choche *haut placée* pour appeler les citoyens. C'est que Charles V, toujours jaloux d'étendre son autorité, cherchait ainsi à restreindre la liberté des communes. Charles VII n'avait pas le même système et on comprend aisément qu'il pût accorder à Condom le

privilège refusé par son aïeul. D'ailleurs, ce privilège, par lequel les bourgeois avaient obtenu l'honneur du pas sur les nobles, puisque les consuls et les jurats, escortés de la milice armée, marchaient au premier rang à la suite du clergé, à la procession du 29 juin, était exorbitant au moyen-âge.

CHAPITRE VIII.

SOLUTION.

En nous occupant des deux insurrections sous Charles V, nous avons cherché à arriver à une démonstration, quoique les preuves soient plutôt morales que matérielles. Il nous reste à donner quelques explications sur le silence de Dupleix au sujet de la première délivrance. Ce silence a embarrassé la question de date.

L'historien condomois parle de la délivrance de la ville en 1374, à *l'approche de l'armée française*, et oublie de mentionner la première insurrection. Il y a là une omission qui ferait croire à une ignorance qu'on ne peut supposer. Dupleix devait connaître les deux mouvements et savoir quel était le plus glorieux pour la ville ; mais comme il n'a pas parlé de l'insurrection de 1369, on a conclu à tort qu'elle n'avait pas eu lieu, quand les preuves en sont évidentes. Toutefois, il n'y a nulle contradiction, et il est facile de concilier les deux dates en les adoptant toutes

deux ; seulement le mouvement de 1369 étant le plus glorieux, c'est en l'honneur de cette délivrance qu'a dû être instituée la fête commémorative, plus encore qu'en l'honneur du mouvement de 1374. Plus tard, la tradition égarée par cette confusion a sans doute confondu en un seul les deux anniversaires.

Il est facile d'excuser Dupleix en disant qu'il écrivait l'*Histoire de France* et non celle de la Gascogne. C'est donc uniquement par patriotisme qu'il a mentionné la délivrance de 1374 ; mais il ne pouvait entrer dans des détails plus explicites, son but étant d'éviter une plus longue digression. Ce qui paraît avoir préoccupé Dupleix, c'est la *Montre-d'Armes* dont il voulait expliquer l'origine. Le passage où il raconte l'expulsion des Anglais n'a pas d'autre sens.

M. l'abbé Monlezun, dans son troisième volume de l'*Histoire de la Gascogne*, s'exprime ainsi (page 414) : « Vic-Fezensac, Astaffort, Fleurance et Lassauvetat chassèrent elles-mêmes les garnisons anglaises. S'il faut en croire Scipion Dupleix, Condom leur avait donné l'exemple. Les citoyens s'armèrent sous prétexte de donner plus d'éclat à leur fête patronale, et se portant rapidement vers les portes de la ville et vers le château, ils en délogèrent les Anglais qui furent obligés de se réfugier à Mézin, où leur domination était aimée et où ils furent reçus. Condom célébra depuis cette victoire par une fête

publique que notre époque, amie des vieux souvenirs, vient de ressusciter après une longue désuétude. »

On voit par une note ajoutée à ces lignes que M. Monlezun émet quelques doutes sur la délivrance de Condom. Pourquoi le plus profond historien du pays s'appuie-t-il dans son récit sur le témoignage de Dupleix qui garde le silence sur l'insurrection de 1369 ? C'est que M. Monlezun voit une erreur dans la date de 1374. Partagerait-il le préjugé local contre l'historiographe de France ? En rejetant la date de 1374 le savant historien se crée un embarras d'où ressort plus clairement encore la nécessité d'admettre les deux dates pour arriver à la vérité. D'ailleurs, la *Montre-d'Armes* n'était pas une simple manifestation d'apparat ajoutée à la procession de la fête patronale pour en augmenter la pompe, mais un grand privilège disputé aux bourgeois par les nobles, et que la ville de Condom a soutenu dans des procès devant le parlement de Bordeaux.

Si la date de 1369 nous semble préférable, c'est parce qu'alors la délivrance de Condom nous paraît plus glorieuse, puisqu'elle a été entièrement spontanée. Dans l'expulsion de 1374, nous voyons que l'armée française, commandée par le duc d'Anjou et par Duguesclin, avait jeté partout la terreur en pénétrant dans la Haute-Gascogne. La forteresse de Lourdes avait été saccagée, le comte

de Foix avait été obligé de se soumettre à Charles V, et toutes les villes du pays s'empressèrent d'offrir leurs clefs au vainqueur, pour échapper aux horreurs de la guerre. On pourrait donc objecter que Condom n'a pas chassé les Anglais, en 1374, uniquement par patriotisme, mais qu'elle était mue par le désir d'éviter l'effusion du sang, et par la crainte d'un siège et d'un pillage. La question étant ici moins noble il nous a semblé qu'il ne fallait pas la mettre au premier rang dans l'histoire des différentes délivrances de Condom. Toutefois, il est honorable pour les Condomois de n'avoir pas attendu l'arrivée de l'armée française, et d'avoir chassé eux-mêmes, à cinq ans de distance, la garnison anglaise ; mais la différence entre les deux époques est manifeste. Les provinces cédées à l'Angleterre, par le traité de Bretigni, étaient restées françaises de cœur. Aussi, dès que Charles V eut reçu l'appel des communes et des barons, toutes les villes se soulevèrent. Un mouvement populaire, semblable à un torrent des Pyrénées, entraîna les esprits. L'histoire nous démontre que, pendant toute la durée du moyen-âge, il n'y a eu, à Condom, qu'un seul mouvement populaire digne des regards de la postérité, c'est celui de 1369. Oui, c'est alors que le peuple nous paraît véritablement grand !

Plus tard, le caractère du mouvement est tout différent. La guerre une fois allumée la lutte entre la France et

l'Angleterre devient de plus en plus nationale ; mais les villes restées anglaises emploient la ruse pour redevenir françaises. Ainsi Poitiers et La Rochelle se délivrent du joug anglais (1372) ; Condom les imite dans les mêmes circonstances (1374), et il ne pouvait en être autrement, ou bien Condom eût été ici une exception. Or, il n'y a eu dans le Condomois qu'une seule exception, en 1369 et non pas en 1374, c'est celle de Larroumieu, la seule ville des environs de Condom qui, avec Mézin, demeura anglaise. A cette époque où les nobles flottaient entre le roi d'Angleterre et le roi de France, selon les circonstances, Jean d'Aux, seigneur condomois, servait le roi d'Angleterre. Le prince de Galles, comptant sur la foi de ce seigneur, l'avait chargé de maintenir cette petite ville sous la domination anglaise, et il y parvint par sa vigilance. Non-seulement Larroumieu, mais tout le pays d'alentour n'osa se tourner français. (1)

Placé entre les états du comte d'Armagnac et ceux du sire d'Albret, tous deux alliés du roi de France (2), Condom pouvait compter sur l'appui de ces deux hauts barons, en attendant le secours promis par le duc d'Anjou, dans le cas où une armée anglaise viendrait assiéger la ville comme en 1340. Pour se mettre à l'abri d'un coup de

(1) Inventaire du château de Pau.

main il suffisait des bourgeois, car la tradition de la gloire de 1340 vivait encore dans tous les cœurs.

Comment a-t-on pu oublier la date de la délivrance de la ville en 1369? Il a certainement existé dans les archives un récit de l'expulsion des Anglais, mais cette pièce a été perdue et il ne reste plus que la tradition. Or, une tradition n'est point savante; elle transmet la connaissance du fait et du lieu sans se préoccuper de la chronologie. On sait que les Arabes du désert sont si peu soucieux des dates qu'ils ne savent pas exactement leur âge; et, même parmi nous, nombre de paysans font preuve d'une égale ignorance. Les sauvages expriment l'époque d'un fait par des expressions figurées, telles que la moisson, la première hirondelle, la chute des feuilles, etc.

Enfin il nous semble qu'une conciliation est possible entre les deux dates. On voit que ce qui avait compliqué la question, c'était la confusion des deux délivrances sous Charles V, l'une à force ouverte, l'autre par un stratagème. La question n'ayant pas été sérieusement étudiée on n'avait pas su jusqu'à ce jour que c'était la *Montre-d'Armes*, à la procession du 29 juin, qui avait été l'occasion de l'expulsion des Anglais en 1374.

Arrivé au terme de notre travail il ne nous reste plus qu'à donner ici la solution définitive des quatre questions traitées successivement et développées dans ce mémoire.

1^o Il y a eu, sous le règne de Charles V, deux délivrances de Condom.

2^o La plus glorieuse est la première, parce qu'elle fut un mouvement spontané de la population tout entière. La gloire en appartient donc au peuple condomois.

3^o Quant au jour de l'insurrection il est fixé, pour 1369, à la fête de St-Pierre, par la seconde charte du duc d'Anjou, et pour 1374, à la même fête par l'historien Dupleix.

4^o La *Montre-d'Armes* est un monument qui confirme la tradition, appuyée d'ailleurs sur les chartes des rois et sur le témoignage des historiens.

Ce n'est pas à 1369 qu'il faut faire remonter la *Montre-d'Armes*, mais à 1374 où les bourgeois prirent l'initiative du mouvement.

Si jusqu'à ce jour on n'avait pas réussi à établir d'une manière logique la date de l'année et du jour, c'est que personne n'avait étudié la question avec assez de profondeur. C'est ici un fait local et secondaire et les divers historiens n'avaient pas à faire l'histoire particulière de Condom, mais l'histoire plus générale de la Gascogne. La double délivrance de Condom sous Charles V est un fait d'armes qui a tous les caractères de la certitude historique. Elle est aussi certaine que la délivrance de Thèbes, 378 ans avant Jésus-Christ, événement célèbre de l'histoire grecque, dont personne ne doute à moins de tomber dans une pyrrhonisme extravagant.

Maintenant que nous avons traité la question sous ses différents points de vue, le problème nous semble résolu autant que le comporte la difficulté du sujet, et jusqu'à ce que la découverte de nouveaux documents vienne y jeter un nouveau jour.

CHAPITRE IX.

DOMINATION ANGLAISE EN FRANCE.

La domination anglaise sur le Condomois s'est prolongée pendant 155 ans, depuis Philippe-le-Hardi (1279) jusqu'à Charles VII (1434); mais la durée n'en a pas été continue, car il faut en retrancher les intervalles de délivrance : 1^o en 1293, sous Philippe-le-Bel; 2^o en 1324, sous Charles IV, dit le Bel; 3^o en 1340, sous Philippe de Valois; 4^o en 1369, et 5^o en 1374, sous Charles V. Il était triste pour Condom de retomber ainsi sous le joug anglais après s'en être affranchi cinq fois, et les Condomois pouvaient dire, en le subissant avec horreur, ce vers d'Alfieri:

Servi siamo sì, ma servi sempre frementi.

La délivrance de Condom, en 1434, sous Charles VII, fut la sixième et la dernière.

Au moyen-âge, comme aujourd'hui, la rivalité de la France et de l'Angleterre s'étendait au loin. De la Guyenne

elle passait en Espagne. La Castille fut le théâtre d'une lutte nouvelle, lorsque Duguesclin eût détrôné Dom Pédro. Le prince de Galles entreprend de le rétablir sur un trône ensanglanté, et l'armée de Duguesclin et celle du héros de Poitiers se rencontrent au-delà des Pyrénées (1367), comme les troupes anglaises rencontrent en Egypte l'armée française (1801). Il semble que ce soit la destinée des deux nations rivales de se trouver en contact partout où le monde a besoin d'une idée, et d'engager la lutte jusqu'aux extrémités du globe: ici, en Amérique, là, dans les Indes orientales. Enfin, dans tous les lieux, ce sont deux foudres opposées qui éclairent l'espace en ravageant la terre.

Mais si nous fixons les yeux sur la Guyenne, nous verrons combien la différence de climat donne d'activité aux diverses branches d'industrie. La Tamise et la Gironde étaient liées l'une à l'autre par un besoin mutuel d'échange.

Bordeaux avait, au moyen-âge, une grande importance commerciale. Londres tirait du bassin de la Garonne les vins et les produits du Midi. Après la perte de la Guyenne, les Anglais ont ouvert des relations avec le Portugal, et ce pays, devenu en quelque sorte une province tributaire de l'Angleterre, a remplacé désormais la Guyenne enlevée au commerce de Londres.

Le plus grand avantage de l'expulsion des Anglais a été

de hâter le progrès de l'unité sociale dans le midi de la France. L'absorption lente et successive de la Guyenne dans la communauté nationale a aidé le cours de la vie générale, et la France, devenue une et indivisible, en a été d'autant plus puissante.

Si nous généralisons ici la question nationale, nous ne verrons pas seulement la lutte entre la ville de Condom et la garnison anglaise, mais la rivalité perpétuelle de la France et de l'Angleterre, car ce fait particulier appartient à l'histoire générale. En 1369, les Anglais sont chassés de Condom et d'une partie de la Gascogne; en 1453, ils le sont de Bordeaux et de toute la Guyenne; enfin, à un siècle d'intervalle, en 1557, ils le sont de Calais, leur dernière place forte. L'expulsion des Anglais est donc un fait continu de notre histoire; sa cause est dans l'antagonisme des deux nations, et il n'y avait pas de conciliation possible; c'était une sorte de fatalité.

Deux aristocraties se trouvaient en présence, l'une anglo-normande, l'autre française; et si la lutte eût continué, il est évident que la force des choses eût amené l'absorption de l'une ou l'autre aristocratie. Supposons que la loi salique n'eût pas été appliquée et que la Cour des Pairs eût proclamé Edouard III roi à Paris, au lieu de Philippe VI, la France était alors plus avancée que l'Angleterre, elle eût prédominé, et l'Angleterre eût été peu à peu absorbée par la France, comme la Grande-Bretagne

l'avait été par la Gaule. Mais il eût fallu un sacrifice, l'abaissement des nobles français aux pieds des nobles anglais. En effet, la supériorité de l'aristocratie anglo-normande, à cette époque, est incontestable. Mais les pairs de France avaient trop de haine contre l'Angleterre pour couronner Edouard III; d'ailleurs, la nation les eût désavoués dans ce choix. Les nobles français furent aidés dans leur hostilité par l'antipathie de race et la répulsion qu'éprouve toujours une nation contre l'étranger; par l'orgueil des barons anglais, dont la morgue était insupportable aux Français; enfin, par les malheurs de la guerre et le triomphe d'Edouard III qui exaspéra la France et fonda pour jamais dans notre patrie l'esprit national. Toutes ces causes amenèrent l'expulsion des Anglais et l'unité française.

Il résulta de cette scission complète entre deux nations qui avaient une origine commune, qu'il y eut deux développements au lieu d'un seul. Mais, quoi qu'il en soit, la France est pour l'Angleterre la source suprême; l'idée a toujours été à Paris, l'exécution à Londres. L'Angleterre n'est qu'un bras de la France, étendu sur les mers et dominant tous les points du globe.

Un tableau de la domination anglaise, sous les Capétiens et sous les Valois, nous semble utile pour compléter notre travail.

1^o Guerres féodales sous les Capétiens.

1066. — Les premières relations de la France et de l'Angleterre peuvent se rapporter à la conquête de Guillaume, duc de Normandie.

1067. — Guillaume partage les fiefs de l'Angleterre à ses barons normands et français.

1152. — Alianor ayant apporté en dot à Henri II les provinces d'outre-Loire, le vassal devient plus puissant que le roi de France son suzerain.

1154. — La famille française des Plantagenets succède en Angleterre à la maison normande.

1204. — Après une suite de guerres féodales Philippe-Auguste conquiert la Normandie sur Jean-sans-Terre, et la France reprend la prépondérance sur l'Angleterre.

1216. — Louis VIII va régner un an à Londres et revient pour laisser, après un règne de peu de durée, le trône de France à St Louis, le plus grand roi du moyen-âge.

1259. — Ce sage roi, par un excès de modération, cède à l'Angleterre plusieurs provinces du Midi. La lutte féodale se continue dans la Guyenne.

1279. — Par le traité d'Amiens Edouard 1^{er} obtient la cession de l'Agenais.

3^e Guerre nationale sous les Valois.

1328. — Rivalité d'Edouard III et de Philippe VI pour la couronne de France.

1337. — La guerre de cent ans commence et la nationalité française se manifeste. Crécy et Poitiers voient tomber la fleur de la chevalerie française, et la guerre de Bretagne est le plus curieux épisode de ce grand drame chevaleresque.

1360. — Le traité de Bretigni donne aux Anglais un tiers de la France, mais Duguesclin rétablit les affaires de Charles V.

1380. — La nationalité française naît de la haine de l'étranger, et à la mort de Charles V il ne reste plus aux Anglais que des ports de mer.

1385. — La guerre recommence sous Charles VI, la perte de la bataille navale de l'Ecluse livre la mer aux Anglais et nous fait voir dans l'avenir Aboukir et Trafalgar.

1415. — La folie du roi de France et l'anarchie facilitent, à Azincourt, le triomphe de Henri V.

1420. — Le traité de Troyes donne le trône à un étranger.

1422. — Henri VI est proclamé roi à Paris, et la cause de Charles VII semble désespérée.

1429. — Orléans est aux abois, mais Jeanne d'Arc paraît, Dieu se met du côté des opprimés.

1436. — Charles VII rentre dans Paris. La vengeance qu'ont exercé les Anglais contre une jeune fille, qui avait suffi à dissiper leurs armées, ne fait que hâter leur ruine, car le feu du bûcher de Rouen a rallumé dans tous les cœurs l'enthousiasme national longtemps éteint.

1451. — Première conquête de la Guyenne.

Malgré l'héroïsme de Talbot qui reprend Bordeaux, la cause de l'étranger est à jamais perdue.

1453. — L'expulsion des Anglais termine la guerre de cent ans et marque la fin du moyen-âge en France.

CHAPITRE X.

TABLEAU DE LA FRANCE

PENDANT LA GUERRE DE CENT ANS.

Il nous reste à donner un dernier coup de pinceau au tableau de la France en lutte avec l'Angleterre. On ne doit pas se lasser de le dire : c'est de la guerre de cent ans qu'est sortie la nationalité française, comme du chaos est sorti un monde harmonieux. Le travail de l'unité nationale s'est fait surtout dans cet espace de temps composé de la dernière moitié du *xiv^e* siècle et de la première du *xv^e* ; depuis la bataille de Crécy (1346), où le vieux Jean l'Aveugle, roi de Bohême, se fit tuer par esprit de chevalerie, jusqu'au combat de Castillon (1453), où le vieux Talbot périt en emportant dans sa glorieuse tombe la fortune de l'Angleterre.

Chose remarquable, l'apparition de la nationalité française coïncide avec la manifestation de l'esprit démocratique, si longtemps comprimé. L'irruption du peuple en fureur, et poussé par le désespoir sur la scène du monde, ne pouvait avoir lieu sans une perturbation effroyable, puisque l'ignorance était générale en Europe. Est-ce que l'avalanche qui se précipite des flancs de la montagne dans la vallée ne reçoit pas de son impulsion même une force fatale? Le peuple en se ruant sur la société féodale et en essayant de la détruire, avant l'heure fixée par la Providence, n'avait pas conscience de sa force toute machinale. Aussi, dans les campagnes comme dans les villes, les passions furieuses de la foule se mêlent à l'idée du progrès.

C'est surtout au retour des nombreux prisonniers de Poitiers (1358) que les paysans, ruinés par leurs seigneurs qui venaient avec des tortures arracher à leurs vassaux les rançons promises à Londres, au milieu des fêtes, s'exaspèrent jusqu'au délire, et la *Jacquerie* commencée dans le Nord s'étend dans le Midi. Tous les nobles, disaient les paysans, sont des fuyards de Poitiers ; ils ont trahi le roi sur le champ de bataille, et comme cette race dégénérée est la honte de la France, ce serait un bien de les exterminer jusqu'au dernier. Il n'y eut qu'un cri de mort contre les nobles aux environs de Paris. Les *jacques*, armés de fourches, de bâtons ferrés et de couteaux,

s'assemblent sans chef connu; formés en compagnies mal organisées, ils se portent sur les châteaux dont ils égorgent comme des cannibales les châtelains et leurs familles. Cette réaction est partout implacable, et la foule des insurgés grossissant à chaque pas, ils osent aller attaquer la forteresse de Meaux (1358) où s'étaient renfermées les princesses du sang royal et les dames des plus hauts barons. Les bourgeois de la ville et les vilains du faubourg, de connivence avec les *jacques*, avaient ouvert les portes de Meaux. La forteresse était forcée, les grandes dames étaient perdues sans l'intervention de deux barons gascons. Gaston, comte de Foix, et Jean de Grailli, captal de Buch, revenant de la croisade de Prusse, apparaissent tout-à-coup sur leurs chevaux de bataille, bannières déployées; ils chargent dans les rues étroites de la ville cette foule entassée; ils la percent à grands coups de lance et d'épée; puis, lassés du carnage, ils mettent le feu à la ville pour la punir de sa complicité avec les *jacques*. Mais, Paris même avait donné l'exemple de cette coalition des bourgeois et des paysans ligués contre la noblesse féodale. Marcel, prévôt des marchands, avait armé la milice bourgeoise (1356), et, de concert avec Pierre Lecoq, évêque de Laon, il avait provoqué l'élan démocratique. Maître de Paris, il ose aider les *jacques* dans leurs horribles représailles, et l'incendie des châteaux entoure Notre-Dame d'un cercle de feux. Plus tard, le sac de Meaux est payé

cher, lorsque, sous Charles VI, les Armagnac jetés dans les prisons de Paris (1418) sont massacrés par la populace. On voit dans Froissart et dans Monstrelet que les cruautés commises par les *jacques* et les *cabochiens* n'ont pu être surpassées en Souabe, en 1525, ou à Paris, en 1792, ni en Gallicie, en 1846. C'est qu'il n'est pas plus possible d'inventer de nouveaux crimes que de nouvelles vertus.

Il est triste pour le moraliste de rencontrer à toutes les époques de transformation sociale des pages souillées de sang, et de voir le meurtre et le brigandage se mêler aux manifestations populaires, légitimes dans le principe et dans le but. Le grand Ferré, qui combattit les Anglais en Picardie, avec autant d'héroïsme que de désintéressement, n'était qu'un garçon de ferme. Il avait l'âme d'un enfant et le cœur d'un lion, aussi sa gloire reste pure ; mais il est le seul paysan qu'animât alors, où tout était force brutale, un sentiment de générosité. Pour les rustres, dont la haine des nobles était la première passion, le patriotisme n'était qu'une abstraction. Poussés par l'instinct révolutionnaire, ils ne voyaient de remède aux maux de la patrie que dans l'extermination de leurs oppresseurs. Aveugle erreur qui a retardé si longtemps la marche de l'Europe dans la voie du progrès social !

Selon la loi providentielle le passé ne se détruit pas, il s'absorbe dans l'avenir. L'avenir est semblable à l'Océan

qui s'enrichit de tous les fleuves et de tous les ruisseaux en les assimilant à son immensité. Le mal n'est point le remède du mal, et si le bien naît quelquefois des erreurs et des passions humaines, c'est que Dieu y place en secret sa main toute-puissante.

Ce n'est pas l'incendie des châteaux féodaux qui pouvait éclairer la France; il suffisait à cette œuvre patriotique de la pratique de l'Evangile. Voilà ce qu'avait compris Jean Gerson, chancelier de l'Université de Paris. Au bruit des châteaux qui croulaient dans les flammes vengeresses, Gerson, calme au milieu de la tempête sociale, composait dans une humble cellule l'*Imitation de Jésus-Christ*, le plus beau livre qui soit sorti de la main des hommes. Ce contraste de la perfection idéale et de la lutte sanglante des mauvaises passions ressemble à celui d'Ignace, évêque d'Antioche, priant sans distraction au milieu des bêtes féroces du Colysée qui se disputaient ses chairs mises en lambeaux.

Ce qu'il y a d'étrange pendant cette tumultueuse période, c'est que la France était en révolution sans avoir encore conscience d'elle-même. Un double mouvement national se manifestait à la fois au milieu des ruines et du carnage, l'un contre les Anglais, l'autre contre l'aristocratie féodale. Comme dans les tremblements de terre, la base en s'agitant menaçait de ruiner le faite de l'édifice.

Combien le spectacle d'une nation en travail de son avenir est digne de nos regards ! C'est pendant que la France est envahie par les Anglais, dévorée par les factions des Bourguignons et des Armagnac, et désolée par les compagnies, que l'esprit démocratique est partout. De la *Jacquerie*, sous le roi Jean, à la *Praguerie*, sous Charles VII, cette crise sociale est continue. Elle eut parfois la violence d'un cataclysme et elle nuisit par ses excès au progrès de la cause nationale.

A cette désastreuse époque tout était perturbation. L'anarchie s'était assise, la tiare en tête, sur le trône pontifical brisé dans la fange et dont un insolent débris, relevé à Rome pour combattre Avignon, était une honte pour la chrétienté troublée dans sa foi. La folie était assise sur le trône de St-Louis, et l'extravagance de la chevalerie se traduisait par des costumes bizarres et des superstitions ridicules. Le peuple seul échappait à la contagion morale par son absence du lieu de la scène; il n'y apparut que pour être la victime de sa généreuse confiance dans l'avenir. D'ailleurs, l'Angleterre était là, tout entière occupée de son œuvre, l'épuisement de la France. Sous les griffes du léopard le peuple sentait couler son sang par mille plaies, et alors l'amour de la patrie le saisissait; il versait des pleurs d'indignation et oubliait le reste.

Bientôt le mouvement démocratique se ralentit par la

nécessité de se rallier contre l'ennemi commun. Après le long règne anarchique de Charles VI, il y eut, sous Charles VII, dont la blanche bannière fleurdelysée représentait la France de St Louis, un rapprochement instinctif des nobles et du peuple. Des deux côtés on oublie les torts mutuels, et cette réconciliation patriotique des barons, des bourgeois et des paysans arrête, peu à peu dans ses progrès, la conquête anglaise. Tout devient un, et l'unité doublant les forces de la France, l'anarchie passe la mer. Londres, où la guerre des *Deux Roses* semble n'avoir éclaté plus tard que pour venger la France par l'extermination de l'aristocratie anglaise, Londres a son bain de sang comme Paris. Il y eut ainsi un déplacement complet des désordres politiques, et leurs poids ensanglanté fit pencher la balance en faveur de notre belle patrie.

Mais laissons passer la justice de Dieu sur l'Angleterre, il nous tarde d'en revenir à la France. Nous approchons du dénouement; il ne faut plus qu'un miracle pour achever le triomphe des lys; ce miracle ne se fera point attendre, il sera l'œuvre d'une jeune fille.

Nous voici arrivés au terme du moyen-âge; le monde se transforme et l'aurore d'une société nouvelle nous apparaît dans la nuit du passé. L'édifice de la féodalité s'écroule au bruit de la parole écrite, transmise de bouche en bouche et dominant le cliquetis des glaives. Déjà

la chevalerie, si longtemps glorieuse du choc des lances dans les batailles, n'est plus qu'une ruine insolente qui se survit à elle-même. Azincourt a montré, après Crécy et Poitiers, l'impuissance de son fol orgueil. Elle est devenue la risée même des enfants ; et de Froissart à Cervantès il n'y aura qu'un pas. Dans cette abjection rapide de tout ce qui fut jadis grand, papauté, royauté, chevalerie, qu'y a-t-il pour l'avenir si ce n'est le peuple méprisé des barons bardés de fer ; le peuple chez lequel se trouve en germe le salut de la France ? Mais où est-il ce peuple qui a délivré Condom du joug étranger et qui s'est levé partout au cri de liberté, quand les seigneurs féodaux courbaient le genou devant l'Anglais triomphant ? Où est-il ce peuple qui se dévoue à l'œuvre chrétienne ? Il va paraître dans l'histoire sous le symbole d'une fille des champs.

Tournez les yeux vers Orléans, vous voyez le triomphe du peuple dans Jeanne d'Arc. Arrêtons la vue sur un spectacle qui appartient autant au ciel qu'à la terre. Jeanne d'Arc combat, elle marche vers le martyre à travers la gloire ; rien ne souille ses pas au milieu du carnage et comme la lumière elle passe à travers le sang sans en être souillée. Bien plus, les horreurs de la guerre semblent purifiées par le feu céleste qui l'anime. Jeanne d'Arc, qui avait reçu du ciel sa glorieuse mission, est plus qu'un héros, elle est une sainte, car la foi la plus pure animait son courage. Si nous voulons retrouver la victime de

l'Angleterre au-delà du bûcher, partons en esprit pour l'infini; c'est là qu'elle prie avec Geneviève et sourit à cette France qu'elle a aimée jusqu'à mourir pour elle. Son martyre sur le bûcher de Rouen est à jamais une honte pour les Anglais. Ils ont pu consumer dans les flammes la vierge qui était le symbole de l'idée nationale dans le peuple; ils ont pu se venger lâchement de leurs rapides revers sur la captive de Compiègne; ils ont osé punir comme un crime infernal l'amour de la patrie qui élevait jusqu'à Dieu la jeune fille de Domrémy, mais l'idée nationale a survécu au supplice de la céleste victime (o).

En Grèce et à Rome où les vertus étaient payennes, l'amour de la patrie qui produisit les Codrus et les Décus n'était qu'un principe humain idéalisé. Jeanne d'Arc, par l'innocence de sa haine, a purifié ce qu'il y avait de sanglant et de cruel dans le patriotisme antique; elle a christianisé l'amour de la patrie, ce sentiment si pur qui fit verser des larmes au Christ lui-même en présence des ruines futures de Jérusalem; oui, elle l'a élevé à la hauteur du principe divin.

Les interprètes des idées périssent, les idées sont immortelles! Comme le phénix renaît de ses propres cendres dans le désert arabique, la nationalité française est sortie plus puissante encore du bûcher de Jeanne d'Arc. Il semble que l'âme sublime de la jeune martyre ait communiqué son enthousiasme à toutes les âmes; quelque chose de

religieux s'est mêlé dans nos cœurs à l'amour de la patrie, devenu pour nous tous un ardent foyer sur la terre, et cet amour est le lien d'une fraternité intellectuelle digne des cieux.



NOTES.

(a) pag. 36.

Des sa fondation (1) par les Vascons ou Gascons descendus des Pyrénées, la ville de Condom eut des tours et des murailles. A l'époque féodale, le premier besoin d'une ville était une enceinte fortifiée.

En 1215, Condom avait des tours, des murs et un château, puisque Simon de Montfort, chef de la croisade contre les Albigeois, y mit une garnison nombreuse. On objecte, il est vrai, que, par le traité fait à Meaux (1229) avec la reine Blanche, Raymond VII, comte de Toulouse, promet de faire démanteler Toulouse et trente autres places, au nombre desquelles se trouve Condom. Mais cette clause ne fut point exécutée à la lettre, ou plutôt elle fut éludée dans l'intérêt de la ville qui ne pouvait rester ouverte. Ce qui prouve que les fortifications n'avaient pas été détruites, c'est que Condom soutint un long siège contre les Anglais, en 1340.

(1) Selon Dupleix, Condom fut fondée sous Eudes (718), par les Gascons; mais, dès 887, ils avaient formé des établissements dans l'Aquitaine.

(MARCA, *Histoire du Béarn*)

(b) pag. 37.

ÉDIFICES DE LA VILLE DE CONDOM

AU XIV^e SIÈCLE.

ÉDIFICES RELIGIEUX.

Église abbatiale de St-Pierre, avec sa tour inachevée, érigée en cathédrale depuis 1317. Elle a été remplacée par la cathédrale actuelle, bâtie de 1504 à 1521 par l'évêque de Marre.

Chapelle de l'évêché, dédiée à Notre-Dame.

Eglise St-Nicolas, avec un cimetière; paroisse de la ville et contiguë à la cathédrale. Elle a été détruite et remplacée par la Place d'Armes.

Eglise St-Barthélemy du Prado.

— St-Michel de Riguepeu.

— St-Jean de Barlet.

— St-Jacques de la Bouquerie.

— St-Hilaire, connue aujourd'hui sous le nom de Ste-Eulalie.

La chapelle de *Piétat*, fondée en 1520.

Les chapelles des Pénitents.

COUVENTS D'HOMMES.

L'abbaye des Bénédictins, avec le cloître gothique et une enceinte de murs. L'abbaye fut transformée en chapitre régulier, puis ensuite sécularisée.

L'évêché, aujourd'hui la sous-préfecture et le tribunal.

Le couvent des Dominicains ou Frères Prêcheurs (Jacobins), fondé en 1261 par Vianne de Gontaut, épouse d'Amanieu VI d'Albret.

Le couvent des Frères Mineurs ou Franciscains (Cordeliers), faubourg de Riguepeu.

Le couvent des Carmes à la Bouquerie.

Le couvent des Capucins, près de la Baïse.

COUVENTS DE FEMMES.

Le couvent des Clairistes, faubourg de Riguepeu.

Le couvent des Ursulines.

Le couvent des filles nobles de Prouillan, fondé en 1280, hors de la ville, près du faubourg du Prado; l'abbesse était mitrée et crossée.

HOPITAUX.

L'hôpital du Prado, encore existant.

L'hôpital de Teste, bâti en 1319 pour les Pèlerins de St-Jacques, situé à la Bouquerie et transféré plus tard à *Piétat*.

Trois léproseries situées dans les trois faubourgs du Prado, de la Bouquerie et de Ste-Eulalie.

Les lépreux ou ladres étaient mis hors de la société. Ils étaient traités en Europe, au moyen-âge, comme les parias dans l'Inde.

ÉDIFICES PUBLICS.

La citadelle, située dans le faubourg Ste-Eulalie.

La prison ou le donjon, près de la cathédrale.

La tour du Cadéot, où était placée la cloche de la commune. Cette tour s'élevait au-dessus de la porte de ville jointe à l'édifice devenu plus tard le collège.

Le palais du duc de Guyenne, au Prado, aujourd'hui détruit.

La sénéchaussée.

L'Hôtel des Monnaies sur la place des Boucheries.

La maison des Templiers, puis des chevaliers de Malte, située dans la rue d'Auch.

Les Templiers ont été abolis, en 1312, par Clément V qui établit le St-Siège à Avignon.

PLACES DANS LA VILLE.

Place du Mandat, devant l'abbaye.

Place des Boucheries.

Place du Lion-d'Or.

La place du Mandat était ainsi nommée à cause de la distribution de pain faite aux pauvres par l'abbaye. Le même usage avait été établi à Auch, en 1175, par un chanoine de la métropole.

(c) pag. 47.

La collection de *Rymer* renferme plusieurs lettres des Edouard aux nobles et aux communes de la Gascogne. Nous citerons les deux suivantes, adressées à la ville de Condom.

*Lettre d'Edouard I^{er}, pour accréditer Amédée de Savoie
et d'autres envoyés.*

« Le roi, au maire (1), aux jurats et à la commune de Condom, salut.

» Comme nous envoyons en Gascogne nos chers et fidèles Amédée

(1) Le premier consul avait le titre de maire.

• de Savoie et Henri de Laey, comte de Lincoln, nos cousins, et Otton
• de Grandisson, echevalier, nos mandataires spéciaux, nous vous
• prions, à leur sujet, d'ajouter une foi certaine et une ferme créance
• à toutes les choses qu'ils jugeront à propos de vous exposer de notre
• part, et que vous veuillez les accomplir efficacement et avec bien-
• veillance. » (1)

Donné près d'Huntyngton, 22 mars 1503.

Lettre d'Edouard III, en prenant le titre de roi de France. (2)

• Le roi de France et d'Angleterre et seigneur d'Irlande, aux pru-
• d'hommes, consuls, et commune de Condom :

• La couronne de France nous a été par droit héréditaire notoire-
• ment dévolue par la mort de monseigneur Charles, de glorieuse
• mémoire, dernier roi de France et frère germain de Madame notre
• mère. Le seigneur Philippe de Valois, fils de l'oncle dudit Charles,
• s'est emparé de force de cette couronne pendant notre minorité.
• Non-seulement il la retient encore injustement, mais, nous décla-
• rant une guerre inique, il tâche de nous abaisser, afin que, par un
• crime que réprouvent Dieu et le droit, il puisse dominer dans le
• siècle au mépris de la justice. En conséquence, nous vous prions
• qu'après avoir mûrement pesé ce qui précède, il vous plaise de nous
• favoriser en justice contre ledit Philippe et nous aider activement,
• nous et les nôtres, à recouvrer nos droits. Nous espérons que le roi
• d'en haut qui humilie les injustes à cause de leurs injustices, mais
• qui aime et exalte les justes, nous traitera dans sa bonté, afin que
• nous puissions dignement vous récompenser, comme nous désirons
• le faire, et récompenser aussi tous ceux qui nous auront prêté aide. »

(Donné près de Shottele (juin 1540), première année de notre règne
de France, quatorzième de notre règne d'Angleterre).

(1) *Rymer*, tom. I.

(2) *Rymer*, tom. II.

Edouard III était un prince remarquable et bien supérieur à Philippe de Valois et à Jean-le-Bon, comme politique et comme guerrier; mais, au point de vue moral, il leur était bien inférieur. Pour en donner une preuve, il suffit de dire qu'il a été parricide, de complicité avec sa mère qui avait détrôné Edouard II, son mari. Cette femme criminelle était Isabelle de France, fille de Philippe-le-Bel. Elle espérait gouverner sous le nom de son fils, mais celui-ci fut mis en possession du pouvoir par les barons, à l'âge de 16 ans. Après le couronnement de ce jeune roi, l'infortuné Edouard II fut transféré à Bristol; mais les habitants de cette ville ayant paru vouloir le délivrer, ses deux gardiens le transportèrent secrètement pendant la nuit au château de Berkley, dans le comté de Gloucester. Ils le mirent sous la garde de Thomas, baron de Berkley, mais ils restèrent près d'Edouard pour l'accabler des plus honteux traitements. Voyant qu'Edouard supportait tous ces affronts sans que cela pût hâter sa mort, l'évêque d'Héreford, d'intelligence avec la reine, envoya aux deux chevaliers, gardiens d'Edouard, un ordre qu'ils pouvaient interpréter comme bon leur semblerait. Voici cet ordre tel qu'il est rapporté par Moor, pag. 620 : *Edwardum occidere nolite timere bonum est*; ce qui, suivant la ponctuation, signifie : *Ne craignez pas de tuer Edouard, c'est une bonne chose*; ou bien : *ne tuez pas Edouard, il est bon que vous craigniez de le faire*. Les deux chevaliers interprétèrent les désirs de ceux qui les employaient; ils surprirent Edouard dans son lit, l'étouffèrent sous des oreillers, et, pendant ce temps, l'un d'eux l'empala avec un fer rouge, à travers un tuyau de corne.

(Lingard, *Hist. d'Angleterre*).

(d) pag. 61.

Le Père Bouges raconte de la manière suivante la prise de la ville basse de Carcassonne par les Anglais :

Le prince de Galles parut devant Carcassonne le 2 novembre de l'an 1335. Cette ville était alors une fois plus grande qu'elle n'est

aujourd'hui ; ses murs étaient la plupart de terre ; elle n'avait point de fortifications ; ses maisons, excepté quelques églises, étaient fort mal bâties, et, dans sa grande étendue, il y avait moins d'habitants qu'il n'y en a maintenant. Ce jeune prince y entra le lendemain ; il la donna au pillage à ses soldats, et commença d'y mettre le feu. Les consuls et tous les corps de la ville employèrent dans cette occasion les moyens les plus forts pour apaiser cet ennemi. Ils lui offrirent vingt-cinq mille écus d'or. Le clergé séculier et régulier de l'un et de l'autre sexe joignit ses prières à ces offres, dans les termes suivants :

« Au très-illustre prince et seigneur Edouard, prince de Galles, fils aîné du roi d'Angleterre. Le prieur des frères Prêcheurs, le gardien des frères Mineurs, le prieur des Carmes, le prieur des Ermites de St-Augustin, avec leurs religieux ; les prêtres de l'église de St-Michel, les prêtres de l'église de St-Vincent, le commandeur de Ste-Eulalie, le commandeur de St-Antoine, l'abbesse des sœurs de Ste-Claire, la prieure des sœurs de St-Augustin, la prieure des sœurs repenties, avec leurs religieuses, très-humbles supplians de votre excellence, vous demandent, autant qu'ils peuvent, qu'il vous plaise, par votre charité et douceur, que le bourg de Carcassonne ne soit point brûlé, ou qu'un autre nouveau dommage ne soit point ajouté à celui qu'il a déjà souffert ; si votre excellence nous refuse cette grâce il sera nécessaire que leurs maisons soient brûlées, que leurs églises soient abandonnées et que le service divin cesse. A quoi nous ne croyons pas qu'un cœur aussi noble et aussi religieux que le vôtre puisse consentir. Pauvres misérables que nous sommes !

C'est la très-humble grâce que nous vous supplions de nous accorder, en vertu et au nom de la Très-Sainte-Trinité, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Ainsi soit-il. »

« Le prince de Galles fut inexorable ; il refusa l'offre de vingt-cinq mille écus d'or que la ville lui offrait, et ne répondit rien à la requête du clergé. Pendant cinq jours qu'il resta à Carcassonne, il fit mettre le feu dans tous les quartiers de cette misérable ville ; il en partit le 7. du même mois pour aller à Narbonne, après qu'il eut réduit en

cendres toutes les maisons qui n'étaient alors que de terre ; il n'y eut que les murs de quelques églises qui résistèrent à ce brûlement général, dont quelques-unes en portent encore les marques. Pendant l'embrasement de Carcassonne, le prince de Galles fit tous ses efforts pour entrer dans la cité. Thibaud de Barbazan, sénéchal de Carcassonne, le repoussa dans toutes ses attaques. »

(e) pag. 63.

Nous citons ici une scène des relations du prince de Galles et du sire d'Albret : « Quand il vit ces lettres que le prince lui envoyait, il les ouvrit et les lut par deux fois, pour mieux entendre, car il fut de ce qu'il trouva dedans moult émerveillé, et ne se pouvait avoir, tant fort étoit-il courroucé et disoit ainsi : « Comment ! Messire le prince » de Galles se truffe de moi, quand il veut que je donne congé main- » tenant à huit cents lances, chevaliers et écuyers lesquels à son com- » mandement j'ai tous retenus, et leur ai brisé leurs profits à faire en » plusieurs manières. » Adonc en son courroux le sire d'Albret demanda tantôt un clerc. Il vint. Quand il fut venu, il lui dit, et le clerc écrivit ainsi que le sire d'Albret lui devisoit :

« Cher sire, je suis trop grandement émerveillé d'une lettre que vous m'avez envoyée, et ne sçais mie bonnement ni n'en trouve en mon conseil comment sur ce je vous en sache et doive répondre ; car il me tourne à grand préjudice et à blâme et à tous mes hommes, lesquels par votre ordonnance et commandement, je avois retenus, et sont tous appareillés de vous servir

.

« Cher sire, plaise vous savoir que je ne saurois sévrer les uns des autres ; je suis le pire et le moindre de tous, et si aucuns y vont, tous irons, ce sçais-je. Dieu vous ait en sa sainte garde. Écrit, etc. »

« Quand le prince de Galles eut oüy cette réponse, si la tint à moult présomptueuse, et aussi firent aucuns de son conseil, chevaliers d'Angleterre qui là étoient. Si crola le prince la tête et dit en anglois :

« Le sire d'Albret est un grand maître en mon pays, quand il veut briser l'ordonnance de mon conseil. Par Dieu ! il n'ira mie ainsi qu'il pense. Or, demeure s'il veut, car, sans ses mille lances, ferons-nous bien le voyage. »

« Adonc parlèrent aucuns chevaliers d'Angleterre qui là étoient et dirent : « Monseigneur, vous connoissez encore petitement la posnée des Gascons et comment ils s'outrecuident ; ils nous aiment peu et ont aimé du temps passé. Ne vous souvient-il pas comment grandement ils se voulrent jadis porter encontre vous en cette cité de Bordeaux, quand le Roi Jean de France y fut premièrement amené ? Ils disoient et maintenoient tout notoirement que, par eux et par leur emprise, vous aviez fait le voyage et pris roi de France ; et bien fut apparent qu'ils vouloient se porter outre, car vous fûtes en grands traités contre eux, plus de trois mois, ainçois qu'ils vouldissent consentir que le dit roi Jean allât en Angleterre ; et leur convint pleinement satisfaire leur volonté pour eux tenir à amour. » Sur ces paroles se tut le prince, mais pour ce n'en pensa-t-il mie moins. Vcey onques la première fondation de la haine qui fut entre le prince de Galles et le sire d'Albret ; et fut adonc le sire d'Albret en grand péril, car le premier de Galles étoit grand et haut de courage et cruel en son air, et vouloit, fût à tort ou à droit, que tous seigneurs auxquels pouvoit commander tinsent de lui. » (Froissart, l. 1^{re}, ch. 211).

(f) pag. 74.

L'historien de Montauban raconte ainsi la délivrance de cette ville :

« Le prince de Galles avait les yeux ouverts sur Montauban ; il redoutait la turbulence naturelle, l'audace, le courage de cette population si ardente aux batailles. Il se hâta d'y introduire de nouvelles troupes, commandées par deux célèbres capitaines, Jean Chandos et le capitaine de Buch ; mais ils n'y restèrent pas longtemps. Une nuit, pendant que les Anglais, confiants dans leur nombre, croyaient la ville plongée dans le sommeil et le découragement, la ville se leva aux

lugubres tintements de la cloche de la Maison-Commune. Jean Chandos et le capital de Buch s'arment à la hâte, sortent du château, rallient leurs troupes; mais les cent chaînes des rues étaient tirées; toute la population était là, menaçante, bien armée, toute prête à frapper de rudes coups, n'ayant plus de traitres dans son sein, comme en 1366. Les Anglais, voyant que toute tentative pour conserver la ville serait impuissante, combattirent seulement pour s'ouvrir un passage. Après avoir perdu beaucoup de monde, ils parvinrent à gagner la porte du Griffoul, sortirent en tumulte et se dirigèrent vers Cahors.

« Charles V ne fut pas plutôt instruit de cette glorieuse conduite, qu'il adressa aux Montalbanais des lettres-patentes par lesquelles, en récompense de leurs loyaux services, il les exemptait de la juridiction des maîtres des eaux-et-forêts, leur accordait l'autorisation de tenir une nouvelle foire le jour de la St-Jacques, 25 de juillet, unissait immédiatement leur ville au domaine de la couronne, leur promettait qu'en cas d'attaque, ils seraient secourus; qu'on ne leur donnerait ni gouverneur, ni garnison qui ne leur fût agréable; que les officiers et les soldats du roi paieraient leurs dépenses, et qu'ils en seraient retirés à la première sommation des consuls; qu'enfin le roi ne ferait ni paix, ni trêve sans les y comprendre. » (*Histoire de Montauban*, par Le Bret.)

(g) pag. 76.

Jean Chandos était alors sénéchal du Poitou; il désirait prendre St-Salvin, dont Louis de St-Julien était gouverneur, et il partit de Poitiers dans l'espoir de surprendre cette place. Il rencontra, un peu avant le pont de Lussac sur la Vienne, un corps de troupes françaises, commandé par Kerlouet, qui avait réuni ses troupes à celles de Louis de St-Julien. Chandos s'étant avancé pour les braver: 31 décembre 1369.

« Et ceci un coup qui vint sur lui, lancé d'un écuyer, qui s'appeloit Jacques de St-Martin, qui étoit fort homme et appert durement,

et fut le coup d'un glaive qui le prit en chair, et s'arrêta dessous l'œil, entre le nez et le front; et ne vit point messire Jean Chandos le coup venir sur lui de ce lez-là, car il avait l'œil éteint; et avoit bien cinq ans qu'il l'avoit perdu ès landes de Bordeaux en chassant un cerf. Avec tout ce meschef, messire Jean Chandos ne porta oncques point de visièrre. Si que en trébuchant, il s'appuya sur le coup, qui étoit lancé de bras roide: si lui entra le fer là-dedans, qui s'encousit jusques au cervel; et puis retira cil son glaive à lui. Messiro Jean Chandos, pour la douleur qu'il sentit, ne se put tenir en estant; mais chéy à terre et tourna deux tours moult douloureusement, ainsi que cil qui étoit fêru à mort; car oncques, depuis le coup, ne parla. » Froissart, chap. 295).

(h) pag. 92.

La délivrance de Poitiers fut due au patriotisme des bourgeois. Le connétable Duguesclin s'approchait avec une armée, et les habitants des villes occupées par les Anglais réfléchissaient sérieusement aux dangers des sièges dont ils étaient menacés, aux offres que leur faisait Charles V et aux grâces qu'il avait déjà accordées aux villes qui lui avaient ouvert leurs portes. A Poitiers surtout, la fermentation était très grande; il n'y avait que douze ans que cette ville avait été cédée à l'Angleterre, et les trois quarts des bourgeois étaient encore Français de cœur. Ils s'insurgèrent, s'emparèrent de quelques quartiers, et envoyèrent à Ste-Sévère avertir Duguesclin qu'ils étaient prêts à lui ouvrir leur ville. De son côté, le maire, demeuré fidèle aux Anglais avec une partie des habitants, fit demander du secours au capital de Buch. Duguesclin l'emporta de vitesse sur son adversaire; il entra dans Poitiers avec trois cents lances, et ce ne fut qu'une heure après que Thomas de Percy, sénéchal de Poitou, arriva devant la porte, avec cent lances anglaises et cent archers; il la trouva fermée. (1)

(1) Froissart.

Les gentilshommes poitevins ne partageaient pas l'inclination des bourgeois pour la France. Les sires de Parthenay, de Thouars, de Roussillon, de Rochechouart, d'Angle, de Harecourt, de Brionne, de Cruppiac et de Surgières se rassemblèrent avec leurs soldats à Thouars, protestant de leur attachement à l'Angleterre et de leur désir de punir l'infidélité des roturiers. Les Anglais ne se joignirent point à eux : se défiant également de tous les Aquitains, ils entrèrent de force dans Niort, qui songeait à s'insurger ; ils en pillèrent les maisons et en massacrèrent presque tous les habitants.

De nombreuses défections suivirent celle de Poitiers. Soubisc ouvrit ses portes aux Français ; St-Jean-d'Angély, Angoulême, Taillebourg et Saintes se rendirent successivement, à mesure que l'armée de Duguesclin se présenta devant leurs portes. Charles V récompensa, par de nombreux privilèges, le retour de chacune de ses villes sous les drapeaux français.

(i) pag 92.

La Rochelle fut la dernière à suivre leur exemple. Les Anglais avaient laissé une garnison de cent hommes dans le château, sous le commandement de Philippe Mansel, brave gentilhomme, mais qui ne savait pas lire. Celui-ci n'avait encore aucune défiance des bourgeois ou de leur maire : comme il dinait chez ce dernier, on apporta une lettre du roi d'Angleterre adressée au maire, qui, après en avoir fait reconnaître le sceau à Mansel, commença à la lire à haute voix, en substituant ce qui lui convenait à ce qu'il y trouvait écrit. D'après les ordres qu'il supposait contenus dans cette lettre, il fut convenu, entre le maire et le commandant, que le lendemain, 15 août 1372, les bourgeois et la garnison passeraient une revue sur la place. Dès que Mansel eut tiré ses soldats du château, une troupe placée en embuscade par le maire, derrière de vieilles murailles, lui coupa la retraite. Il fut pris, et contraint à livrer sa citadelle. (1) Cependant, avant d'ouvrir

(1) Froissart.

leurs portes aux Français, les Roebelais voulurent faire leurs conditions ; ils députèrent au duc de Berry, qui était arrivé à Poitiers, et ensuite à Charles V, à Paris, pour demander la confirmation de toutes leurs libertés, et en même temps la destruction du château, qui leur semblait n'être destiné qu'à les enchaîner. Ils reçurent ensuite Duguesclin dans leurs murs, mais avec deux cents hommes d'armes seulement. (1)

(j) pag. 95.

Scipion Dupleix, conseiller d'Etat et historiographe de France, naquit à Condom en 1569. Sa famille tire son origine de la maison de Laques en Languedoc, dont la souche existait en Savoie. Les marquis et comtes de Laques en furent la branche aînée. La branche cadette s'établit à Condom, en 1500. Guy Dupleix y épousa la fille unique du sieur du Frane, lieutenant-général de la sénéchaussée de Condom, et c'est de ce mariage que descend Scipion Dupleix. En 1605, la reine Marguerite de Valois, femme de Henri IV, le fit maître des requêtes de son hôtel. C'est pendant le long séjour qu'il fit à la cour, sous les règnes de Henri IV et de Louis XIII, que ce célèbre écrivain publia différents ouvrages. Laborieux et infatigable, il conserva néanmoins jusqu'au dernier moment toutes les facultés de l'esprit et du corps. Nous avons de lui :

Un Cours complet de philosophie;

Mémoire des Gaules, depuis le déluge jusqu'à l'établissement de la monarchie française;

Histoire générale de France;

Les Causes de la Veille et du Sommeil, de la Vie et de la Mort;

Histoire Romaine depuis la fondation de Rome;

Liberté de la Langue française;

Histoire de la Gascogne; les mots gascons dérivés du grec, etc., etc.

(1) Ordonnances des rois de France.

Ce savant écrivain mourut à Condom en 1661.

L'autorité de Dupleix est souvent citée pour prouver l'expulsion des Anglais de Condom, en 1574, et on peut voir, par la citation que nous avons faite, combien il est positif. Or, peut-on supposer qu'un historiographe de France, qui était initié par ses études à la connaissance des chartes, eût dit par erreur, pour confirmer son récit, que Charles VII avait donné à la ville de Condom le privilège d'une *Montre-d'Armes*. Cette charte ne se retrouve plus, dit-on ? Mais beaucoup de chartes ont été perdues, et si celle-ci est du nombre il ne faut pas s'en étonner après tant de destructions, soit par les protestants, en 1569, soit par les révolutionnaires, en 1795.

Nous ajoutons ici son épitaphe :

SCIPIONIS PLEXII

REGIS A CONSILII ET HISTORIOGRAPHI

Epitaphium.

QUOD JACEANT RELIQUIS SORS EST MORTALIBUS ÆQUA,

PLEXIUS AT MODICO NON JACET IN TUNULO.

NAM QUI TANTA BREVI VIRTUS TELLURE LATET ?

SOLA HIC INGENTIS CLAUDITUR UMBRA VIRI.

MORS DELUSA SENEM CREDIT RAPUISSE : SED ERRAT :

UTROQUE ÆTERNOS DUCIT IN ORBE DIES.

FACIEBAT BERNARDUS JOANNES DE COUS,

ECCLESIE CONDOMIENSIS PRÆPOSITUS.

Les restes des mortels ont un égal sommeil,
Mais Dupleix ne git pas tout entier dans la tombe ;
Tant de vertu ne peut se cacher au soleil.
Son ombre est seule ici. La mort, quand il succombe,
Croît ravir un vieillard. O mort ! vois ton erreur !
Aux cieux et sur la terre il vit dans la splendeur.

La famille de Duplex existe encore à Condom et porte le nom de Duplex de Cadignan. Nous avons eu entre les mains un certificat de D'Hozier, juge de la noblesse de France, donné à Charles Duplex de Cadignan, à Paris 28 mars 1771.

(k) pag. 98.

Thomas Felton avait remplacé le prince de Galles en qualité de lieutenant du roi d'Angleterre en Guyenne. Le récit suivant nous montre jusqu'à quel point ce lieutenant poussait la vengeance et la cruauté.

Guillaume de Pomiers fut accusé, à Bordeaux (1577), d'avoir voulu livrer ses châteaux aux Français, et, sur cette accusation, sa tête tomba sous la hache du bourreau, ce qui aliéna pour toujours aux Anglais les membres de cette illustre maison. Aymont de Pomiers, oncle de Guillaume, fit le serment « que jamais plus il n'armerait pour le roi d'Angleterre. » Au retour d'un voyage qu'il fit en Palestine, il se déclara pour la France. Le château de Fronsac, qui appartenait aux Pomiers, était commandé par messire de Plessac qui fut mis en accusation de trahison, ainsi que les seigneurs Pierre de Landuras et Bertrand Dufranc. Le premier fut également décapité à Bordeaux, et les deux autres furent emprisonnés pendant plus de sept mois, quoiqu'il ne s'élevât aucune preuve contre eux, et ils n'obtinrent leur délivrance qu'après les plus vives instances de leurs amis.

(l) pag. 111.

Il est facile de connaître le riche costume des consuls de Condom d'après la description du costume de cérémonie des consuls de Montauban, qui, à cette époque, n'avait pas plus d'importance que Condom.

(Lebret, *Hist. de Montauban*).

Voici quels étaient les titres des actes de la communauté de Condom :

• Les consuls, gouverneurs de la ville, barons de Lialores, seigneurs de St-Orens, co-seigneurs en paréage avec le roi et monseigneur l'évêque de ladite ville.

Parmi les consuls de Condom, nous en avons remarqué un grand nombre du nom de Salvandy.

Les consuls défendaient avec un rare courage les droits de la commune. Un des plus zélés, nommé Pensens, a laissé son souvenir dans le peuple. Aussi la reconnaissance publique a donné son nom à la rue où il demeurait.

(*m*) Pag. 111.

Les jurats sont jugés ne faire qu'un même corps avec les consuls qui sont en charge, et ne pouvoir être précédés par personne qui n'ait droit de précéder les consuls.

La même question fut encore jugée en thèse par un arrêt solennel du parlement de Bordeaux du 7 janvier 1597, avec le plaidoyer rapporté aux plaidoyers de Bordeaux (pag. 283) : • Les nobles et gens-d'armes de la ville de Condom, quoique n'ayant passé par le consulat, demandaient d'avoir rang avec les jurats. Les jurats firent voir qu'ils étoient inséparables des consuls ; qu'en leur absence, ils les représentoient et avoient toute l'autorité dans la ville ; que cette coutume très ancienne ne pouvoit être blessée et qu'elle avoit force de loi.

• *Toto tit cod. quæ sit longa consuetudo.*

• Par l'arrêt, les nobles et les gens-d'armes furent déboutés de leur requête. En conséquence, les anciens réglemens et la jonction immédiate des jurats avec les consuls en charge demeurèrent dans toute leur vigueur. • (*A juger à l'audience de la Grand'Chambre, pour les jurats, pag. 5.*)

Les droits des jurats, tant de fois contestés par les nobles, ont toujours été reconnus par le parlement de Bordeaux. (*Voir la page 3 de la réponse imprimée pour les jurats de Condom. Bordeaux.*)

(n) pag. 127.

Les maisons d'Albret et d'Armagnac jouent un si grand rôle dans la guerre de la Gascogne que quelques détails nous semblent indispensables.

Arnaud Amanieu d'Albret et Jean 1^{er} d'Armagnac étant allés à Paris sont traités magnifiquement à la cour de France. Amanieu, comblé des bienfaits de Charles V, se fait publiquement l'homme-lige du roi de France (1^{er} juin 1368) et s'engage à le servir contre tous. Le 30 juin, le roi signe, avec le comte d'Armagnac et le sire d'Albret, un traité secret dont voici les causes principales :

- 1^o Le roi reçoit leur appel ;
- 2^o Il ne les renverra point sans leur consentement sous la juridiction du prince de Galles, lors même que le prince menacerait de déclarer ou même déclarerait la guerre à la France pour la punir d'avoir reçu cet appel.
- 3^o Il confirmera les coutumes et franchises des lieux qu'il conquerra en Guyenne ;
- 4^o Il ne lèvera de dix ans aucun fouage extraordinaire sur leurs domaines sans leur consentement.
- Le comte d'Armagnac et le sire d'Albret s'obligeaient de leur côté : 1^o A ne jamais rentrer sous le vasselage de l'Angleterre sans le consentement du roi ; 2^o à soutenir la France si la guerre s'élevait à leur sujet ; 3^o à ne conclure aucun traité sans l'autorisation du roi, et enfin, s'il n'y avait point guerre en Guyenne, à servir dans les sénéchaussées de Toulouse et de Beaucaire. • (1)

(1) *Coll. Doat*, tom. xxxii.

Jeanne, fille aînée du comte d'Armagnac, épouse, en 1369, le duc de Berry, frère de Charles V, et cette alliance resserre encore les liens qui l'unissaient à la maison de France.

Après avoir renouvelé à Lavardens leur alliance contre Gaston de Foix, le comte d'Armagnac et le sire d'Albret recommencent la guerre (1372).

Une trêve est signée (1375), et Jean d'Armagnac meurt, la même année, à Beaumont-de-Lomagne. Sa mort termine la guerre féodale.

Les maisons d'Albret et d'Armagnac sont éteintes, mais la Gascogne n'a pas perdu tous les fleurons de sa couronne féodale. Nous pouvons citer parmi les noms des principales familles du pays qui se sont signalées dans les guerres du *xiv^e* siècle : les Montesquiou, Durfort, Balz, Murat, Rivière, Vesins, Castelbajac, Pins, Ravignan, Faudoas, Poudenas, Polastron, Dubourg, St-Geniès, Béarn, Montpezat, Beaumont, Laporte, Villeneuve, etc., etc. (1)

Le Condomois s'honore d'avoir donné naissance aux Bezolles, du Bouzet, d'Aux, Dufranc, Galard, Verduzan, Gensac, d'Auxion, Trencaféon, etc., dont les descendants, après tant de siècles, sont restés fidèles au sol sacré qui vit briller leurs aïeux dans les combats chevaleresques.

(0) pag. 147.

Dans sa lutte avec la France, l'Angleterre est toujours la même : égoïste et anti-sociale. Comme antagoniste des principes chrétiens, la Grande-Bretagne est ennemie du progrès; et puisqu'elle sacrifie tout aux intérêts matériels, elle n'est pas plus morale au *xix^e* siècle qu'elle ne l'était au *xv^e*. La haine en quelque sorte satanique qu'elle porte à la France est le fond de sa politique. Nous en avons la preuve

(1) *Bymer et registres de Montauban.*

dans le supplice inouï de Napoléon à Ste-Hélène. Napoléon a été sacrifié comme Jeanne d'Arc, parce qu'il personnifiait la France dans sa gloire. Ces deux victimes de l'Angleterre forment un lien entre les temps modernes et le moyen-âge, car leur martyre a la même cause et le même bourreau.

Mais, tout en maudissant comme moraliste l'infâme politique du gouvernement anglais, il faut rendre justice à la nation britannique, restée jusqu'à nos jours sous le joug d'une aristocratie féodale. La race anglaise appartient comme nous à la Gaule celtique, et, il faut le dire, c'est une noble race celle qui a conquis les trois Océans et colonisé un quart du globe. Son génie est infatigable, sa persévérance merveilleuse. Oui, le peuple qui a produit Shakespeare et Milton, Newton et Wat, est aussi haut dans l'histoire que les Grecs et les Romains; il ne le cède qu'à la France, instrument choisi de Dieu et avec lequel sa Providence travaille les destinées du genre humain.

Nous nous bornerons à ces notes, quoiqu'il nous reste encore beaucoup à dire sur les mœurs et les usages du Condomois au xiv^e siècle, sur l'état des personnes et des terres, sur le progrès social dû au développement des idées chrétiennes, etc.; mais, pour abréger, nous avons dû nous réduire aux éclaircissements indispensables. C'est aussi pour ne pas grossir ce Mémoire que nous avons retiré un grand nombre de pièces justificatives, les réservant pour un autre travail sur la ville de Condom.



TABLE.

La fête de Condom	page 7
Avant-propos.	25
Ch. 1er. — Condom au XIV ^e siècle	35
II. — Siège de 1340.	45
III. — Délivrance de 1369.	59
IV. — Preuves de la délivrance de 1369	79
V. — Délivrance de 1374.	91
VI. — Preuves de la délivrance de 1374.	103

Ch. VII. — Origine de la <i>Montre-d'Armes</i>	107
VIII. — <i>Solution</i>	123
IX. — Domination anglaise en France.	431
X. — <i>Tableau de la France pendant la guerre</i> <i>de cent ans</i>	139
Notes	149

192

MAC 200 4870



